Congrès du 12 avril 2015
Au commencement, l'enfant

Ouverture du congrès, *par Linda Gandolfi*

Notre précédent congrès, il y a deux ans, était consacré à la crise : crise économique mais aussi — nous l'avions longuement évoqué —, crise du sujet. Cette année, le fait de consacrer ce congrès à l'enfance est comme une réponse à ce précédent congrès. Les enfants sont l'avenir, cela nous le savions, ce n'est certes pas nouveau, mais ce n'est pas qu'une métaphore. Les enfants détiennent une véritable clé de l'avenir et nous allons essayer de le montrer tout au long de cette journée. Il est en effet de notre devoir de comprendre le message dont ils sont porteurs et de quelle vérité profonde ils sont habités. Un message qui se lit dans leur comportement, dans leur mimique, dans leur sourire, dans leur langage muet et dans leurs paroles étonnantes ; mais aussi dans leur difficultés, dans leurs pleurs, dans leur colère, dans leur refus d'obéissance si fréquent aujourd'hui et peut-être si juste.
Je suis consciente que les générations passées et plus particulièrement la mienne ont connu une parenthèse historique très clémente : une prospérité peu commune. Or il est incontestable que nous n'avons pas su, pas pu peut-être, profiter de ce temps pour structurer l'avenir. Nous avons été très égoïstes, très narcissiques. Nous avons profité sans comprendre ce qui se jouait en sourdine et sans penser que cette courbe ascensionnelle pourrait un jour s'arrêter. Or tel est le cas aujourd'hui où l'avenir de nos enfants est plus que jamais incertain. Si nous ne pouvons pas revenir en arrière, nous avons au moins le devoir d'essayer de comprendre ce qui s'est passé.
Les enfants eux-mêmes ont changé. Je sais bien qu'à chaque génération, on trouve que les enfants sont plus éveillés, plus ouverts ; ce n'est pas de cela dont je veux parler, je parle d'un vrai changement d'attitude qui est inhérent aux structures de la famille. Un changement qui touche en profondeur les relations des enfants avec leur parent. Ce changement est le résultat de plusieurs facteurs, j'en isolerai 2 qui serviront à ma démonstration :
- l'un concerne le regard que l'on porte sur les enfants,
- l'autre concerne le changement de la structure familiale et surtout sa fragilisation.

1er – Vous vous souvenez sans doute de cette formule : « le bébé est une personne » qui avait donné une série de films sur les capacités du bébé à échanger et à se souvenir. Cette petite phrase résume à elle seule tout ce qui a changé. En effet, on a longtemps regardé l'enfance comme une période peu intéressante. On attribuait au bébé un état végétatif et aucune conscience. On attendait que les enfants grandissent pour pouvoir échanger avec eux. Par ailleurs, leur caractère semblait inéluctable et l'éducation ne jouait qu'un rôle secondaire. Combien de pères très puissants dans l'histoire se sont lamentés d'avoir un fils ainé (celui qui devait reprendre la succession) peu à la hauteur de la tâche, mou, lâche, sans soupçonner un seul instant l'impact de leur propre personnalité écrasante sur l'enfant. (lire à ce propos la Lettre au père de Kafka). Les choses à cet égard ont beaucoup changé notamment sous l'impulsion de la psychanalyse et de la pédopsychiatrie.
Le seul fait de regarder les bébés différemment, de leur octroyer cette potentialité de communication, de mémoire même, de leur reconnaître une faculté de compréhension peut-être plus grande que la nôtre a incontestablement eu un impact sur les enfants eux-mêmes. On peut penser que notre investissement sur leur personne a pu développer leurs facultés de

réaction et d'échange. La réponse aux pleurs, par exemple, a beaucoup changé. On ne laisse plus un bébé pleurer de longues périodes, mais on cherche aussitôt à savoir ce qu'il a. Non seulement l'enfant comprend, reconnaît, se souvient de la vie *in utero* et de tout ce qui se passe dans les premiers mois de la vie, mais il semble même vouloir communiquer à son entourage ces informations. C'est comme s'il arrivait après ses 9 mois de gestation avec une connaissance qui nous est inconnue et — en anticipant quelque peu sur ce que je vais dire par la suite —, comme s'il voulait engager un lien relationnel débarrassé en quelque sorte des difficultés, des tracas dont les parents sont porteurs. Comme si tout devait tourner autour de lui. La manifestation de cette connaissance est bien sûr possible parce que nous le regardons différemment. Parce qu'en le regardant et en nous adressant à lui, nous savons qu'il a des choses à nous apprendre. Nous verrons lesquelles plus loin.

2 - Il y a une deuxième raison qui provoque ces changements dans l'attitude relationnelle de l'enfant, une raison qui va nous permettre d'élargir notre propos. Le cadre dans lequel s'est construite la famille occidentale a été profondément chamboulé en quelques décennies. Il a même volé en éclat. Les couples parentaux se font et se défont avec une grande facilité et les familles se recomposent une fois, deux fois et même davantage. Dans l'espace d'une vie on vit plusieurs vies. La structure familiale existe toujours mais elle est devenue très fragile et elle est remise en question de tous les côtés.
On va pouvoir objecter que cela n'est pas vrai dans toutes les familles notamment celles qui, en réaction à ce phénomène, tentent de solidifier le cadre familial contre vents et marées. Certes, mais l'éclatement de la famille reste une possibilité et les enfants le savent. On est tous traversé par l'histoire. Dans les familles, il y a les tantes, les oncles, les cousins, les amis, puis il y a l'école où dans les classes on a quelquefois plus de la moitié des enfants qui sont avec des parents séparés. Chaque enfant sait aujourd'hui que la structure familiale est fragile et qu'elle peut se désagréger à tout moment.
Or, si le cadre n'est plus donné par les structures familiales, sur quoi l'enfant va-t-il s'appuyer pour se construire ? Nous entrons ici dans une règle de l'évolution anthropologique : lorsque les structures ne sont plus extérieures, elles sont censées être intériorisées. Si le cadre n'est plus solide, l'enfant va forcément s'attacher aux personnes plus qu'au cadre. C'est donc le cadre intériorisé par les parents eux-mêmes qui va être déterminant. Chaque parent devient porteur d'une structure qu'il a lui-même intériorisée. Ce qui va être important, ce n'est plus le cadre que construisent les parents mais le cadre intérieur dont ils sont porteurs. La personnalité des parents prend le dessus et impacte le système relationnel. Plus le cadre est flottant, Plus la personnalité des parents devient centrale. Le cadre devient alors un cadre intérieur et — première conséquence — questionne d'autant plus la transmission, c'est-à-dire ce dont les parents sont porteurs. La personnalité et même la construction de chacun se trouvent d'autant plus engagées dans le processus.
A l'école c'est la même chose : tant qu'il y avait un cadre solide, l'enfant se pliait à la discipline et ne se permettait pas de contester. Du haut de son piédestal et quelle que soit sa valeur, le professeur exerçait son autorité. Aujourd'hui, la personnalité du professeur est déterminante. De plus, on sait que les structures d'apprentissage collectives ne fonctionnent plus d'où la crise profonde du système scolaire. Céline Alvarez a notamment proposé une restructuration des apprentissages en fonction du respect de l'individualité de chaque enfant. On pourrait penser que cela ne fait que pallier à la difficulté des professeurs à répondre à l'exigence des élèves. Ce n'est pas le cas dans la mesure où la mise en place de cette nouvelle organisation entraine en quelque sorte chaque intervenant dans une nouvelle mouvance structurelle les impliquant personnellement.
La question qui se pose après ce constat est de savoir pourquoi le cadre a sauté. C'est bien évidemment le résultat d'un processus évolutif et il nous faut à présent aller voir comment

s'est construit ce cadre familial et sur quoi il repose pour comprendre le sens d'une telle défaillance.
L'institution de la famille est une constante dans toutes les civilisations. Le pilier de toute société est le noyau familial, un noyau plus ou moins clanique, plus ou moins communautaire selon les périodes de l'histoire avec pour support l'institution du mariage. Très ritualisé dans les sociétés anciennes mythiques, le mariage va progressivement relever de législations plus souples pour s'affaiblir considérablement dans les sociétés modernes. Dans la famille occidentale — Marie-Pierre Francis vous en parlera longuement tout à l'heure —, les rôles du père et de la mère sont bien déterminés. Or ce sont ces places immuables depuis 2500 ans qui ont été bouleversées. Pour saisir comment ont été attribuées ces places, il nous faut remonter aux deux principales sources de la famille occidentale : le cadre religieux judéo-chrétien et les institutions politico-juridiques grecques.
Le judéo-christianisme et la figure du père : le judaïsme nous raconte l'histoire de la création du monde puis il nous conte l'aventure d'un peuple qui va être le porteur de cette première alliance avec le divin. Ce texte testamentaire nous parle d'une première liberté de l'homme par rapport à Dieu, d'une première altérité. Il met en avant la puissance de l'homme et se faisant, il pose la première figure du père. Dans ce premier Testament, la figure du patriarche est en effet centrale. L'homme a reçu les tables de la loi et dicte ses règles au clan familial.
Le Christianisme s'appuie sur le judaïsme en magnifiant la figure du fils aux dépens du père. La figure de Jésus est celle d'un homme qui s'émancipe du clan juif et qui va porter la parole au-delà du groupe. Il précise qu'il accomplira la loi mais il s'émancipe de la rigidité de la loi et se permet de transgresser certaines règles au profit d'un jugement qu'il détient directement du père céleste. Il est à la fois le fils de Dieu et le fils de l'homme ce qui signifie bien que c'est sur terre que l'homme gagne le ciel. Religion complexe mais qui fait une place privilégiée au fils. La loi du père est contestée dans sa rigueur au profit d'une loi du fils qui la tient directement de Dieu et qui s'exprime au travers d'un verbe qui s'est fait chair. Dans les deux religions, la loi des hommes se construit par émancipation de la loi divine tout en conservant un fond religieux prégnant.
Ces deux religions que ce soit le judaïsme ou le christianisme sont porteuses d'une attente, de quelque chose qui va devoir se produire. Les juifs attendent le Messie et les chrétiens attendent la 2ème venue du Messie. Si on ajoute à cela la magnificence de la figure de fils dans le monde chrétien, on comprend qu'il y a dans cette civilisation un processus de projection dans l'avenir très important et que c'est ce processus qui va être à l'origine de la notion de « progrès « très décrié aujourd'hui. Cela signifie que demain sera toujours mieux qu'hier et qu'aujourd'hui. Le monde est en mouvement. Il est en marche vers quelque chose : une amélioration de la condition de l'homme, une vérité, une sagesse qui pourrait naître d'une maturité à venir.
Cette religion judéo-chrétienne a inséminé les institutions gréco-romaines déjà largement engagées dans un processus de liberté et d'expansion. Prenant appui sur le mythe de Prométhée, les Grecs ont donné le ton d'une prédominance de la raison et ont fait une place prépondérante à la cité et au gouvernement des hommes. Et même si la religion judéo-chrétienne va dominer la vie des institutions tout au long du Moyen Âge, l'impulsion de liberté grecque va facilement renaître à la Renaissance.
Ce n'est pas la même chose dans toutes les civilisations. Dans la plupart des civilisations orientales notamment, la place du père est prépondérante et la vérité est attribuée aux ancêtres. Une telle attitude qui ne fait pas une place aux fils tant que les pères sont vivants, laisse peu de latitude créative, l'ancien prenant toujours le dessus sur le nouveau.
La relation à l'enfant est bien sûr très différente selon ces deux conceptions. Nous n'avons pas des enfants pour qu'ils s'occupent de nous quand nous serons vieux même si ça peut être une option, mais nous attendons d'eux qu'ils transforment le monde et qu'ils aillent toujours plus

loin que nous. Ce cadre qui a mis en avant la figure du fils, a généré un mouvement de transmission qui a été le moteur de l'évolution en Occident. Les pères transmettent leur héritage matériel et spirituel aux fils qui s'en emparent à leur tour pour le faire fructifier. Cette passation de père en fils propulse les hommes dans un mouvement de « progrès », — terme très contesté aujourd'hui —, chaque génération étant censée aller plus loin que la précédente. Or, pour la première fois, on ne sait pas si demain sera meilleur qu'aujourd'hui.
Le système a bien sûr connu des crises, mais pas au point de remettre en question la notion de progrès comme elle l'est aujourd'hui. Au lendemain de la dernière guerre par exemple, — qui pourtant avait de quoi saper le moral —, la reconstruction a été portée par un espoir incroyable et par l'idée que les leçons cette fois, étaient prises. Le développement de la technique a renforcé cette idée que le bonheur était devant nous. Le principal effet de cette foi en son devenir est que l'homme a pris de plus en plus confiance en lui. Les réalisations technologiques dont il s'est montré capable l'ont conforté dans une confiance en son pouvoir et donc dans un narcissisme à toute épreuve. L'homme occidental s'est ainsi profondément éloigné de son origine pour construire un processus identitaire fort, base indispensable d'un processus de pensée autonome qui doit aujourd'hui porter ses fruits.
Parmi les philosophes et les écrivains, il y a eu des avertissements. Nietzsche qui a anticipé la déconvenue que nous vivons aujourd'hui va se montrer particulièrement virulent sur la légèreté de cet homme occidental qui surfe sur la vague du progrès en toute inconscience. Il va notamment soulever le problème de l'origine mythique de l'homme et de son passé archaïque[1].
Dans le même temps, Freud va ressusciter certains mythes en analysant leur impact sur la psyché. Fait étonnant et contradictoire, dans le mythe d'Œdipe, il montre que les pères n'ont pas vraiment envie que les fils s'émancipent et prennent leur place ; quant aux mères, elles ne sont pas fâchées de retenir les enfants auprès d'elles. Il fait ainsi la démonstration que dans cette avancée de l'homme occidental, une grande partie du processus se joue dans l'inconscient et échappe à la vigilance. C'est de la lutte entre ce processus conscient qui n'est que la partie immergée de l'iceberg et cette lame de fond inconsciente que tout se joue. Autrement-dit, l'origine est toujours là, à portée de main. Elle n'est pas reléguée dans les tréfonds de l'histoire mais elle court en sourdine. La démonstration de Freud rejoint ainsi les philosophies ontologiques qui ont le même discours à savoir que l'ontos, le début, contient le développement de l'histoire et qu'il n'est pas si éloigné que cela. Tous les temps se conjuguent. Et Freud va tout naturellement interroger l'enfance et comprendre que c'est dans ce moment précis des tout premiers moments de la vie que l'être est au plus près de la vérité. L'enfant arrive porteur de l'universalité des principes mais il est aussi prisonnier de l'inconscient des parents. Il va ainsi tout faire pour manifester les contradictions les plus flagrantes entre les deux courants.
À partir du moment où les enjeux inconscients sont dévoilés, Le stratagème arrive à son terme. Le système n'a plus de raison d'être et doit surtout conduire à une phase de conscience différente. Le père et la mère doivent à présent trouver leurs propres fondements au-delà d'un narcissisme phallique et d'une toute puissance matriarcale, dans une véritable réflexion sur le rôle de chacun. L'enfant qui ne trouve plus dans la famille des repères stables vient les questionner notamment en manifestant cette origine dont il est porteur. À lui tout seul, il résume à la fois l'histoire universelle et l'histoire singulière. Il est porteur de cette double histoire de la phylogenèse et de l'ontogenèse. Tout cela plaide en faveur d'un moment de mutation et de transformation très important que nous avons la chance de vivre : il se traduit par la fin des transmissions en aveugle et la nécessité de libérer les générations futures du

[1] F. Nietzsche, La naissance de la tragédie, folio essai Gallimard, 1989

poids de notre histoire. Toute la question est de savoir comment accompagner ce mouvement ?
À cet égard, la psychanalyse qui a joué un rôle majeur dans la compréhension de l'ontologie, est presque aujourd'hui un obstacle. En montrant l'impact de l'inconscient sur les pathologies psychiques, elle a fini par donner une image caricaturale de l'inconscient uniquement attaché à l'aspect médical alors que la compréhension des enjeux inconscients relève avant tout d'un processus évolutif. En effet, si la psyché est une construction, elle reste un système ouvert sur le monde, jamais fini, jamais achevé, toujours en évolution. Ainsi au lieu de considérer que tout homme se promène avec son lot de névroses, ne vaut-il pas mieux renverser l'hypothèse et considérer qu'il est dans une construction ouverte en quête de conscience, de connaissance de soi et de liberté ? La possibilité de comprendre les enjeux de la relation enfant/parent s'éclaire alors d'un champs de compréhension nouveau qui concerne non seulement l'enfant mais les parents en quête de connaissance d'eux-mêmes.
Ainsi chaque manifestation de l'enfant peut nous apparaître comme un langage. Au départ, ce langage peut paraître réduit : il peut pleurer, mal dormir, mal se nourrir, mal digérer autant de situations qui semblent difficiles à personnaliser. Pourtant, dès que l'on se penche sur l'histoire des parents, on se rend compte que tout se dit, tout parle relativement facilement. La vérité est toujours là qui cherche à émerger. Il suffit d'interroger le symbole, ce lieu de jonction entre une réalité historique et ce morceau d'origine perdu pour que tout à coup les manifestations les plus énigmatiques prennent sens et ouvrent le chemin d'une connaissance de soi. Par ailleurs, cela parle un peu toujours de la même chose dans la mesure où pour chacun, c'est la relation au monde, la relation à l'autre qui est toujours en question. C'est la qualité de cette relation qui est questionnée dans ses retranchements les plus inconscients.
C'est dans ce sens où l'inconscient n'est pas du tout un réservoir de pathos mais au contraire un socle originaire qui recèle en son sein une connaissance tout à fait éclairante à la fois sur le passé et sur la potentialité d'évolution de chacun. Il y a tout lieu de croire que l'accès à cette connaissance est une réponse de l'être au chaos d'aujourd'hui. Une réponse pour l'instant très individuelle mais qui pourra s'élargir et s'universaliser quand les enfants seront adultes à leur tour.
Présentation des conferences :
Deux premières conférences sur la petite enfance :
Marie-Pierre Francis évoquera la place du père et l'évolution du couple dans l'histoire et ce qui est en jeu aujourd'hui. Jean-Louis Ferrari nous parlera de cette évolution à partir de la constitution de la denture chez les enfants qui est un lieu qui évoque la structuration de l'être.
Camille Villet nous fera part d'une expérience très intéressante qu'elle a proposé à des étudiants de Beaubourg et nous montrera comment aujourd'hui on peut aborder le tableau et se découvrir au travers de l'art.
En début d'après-midi deux conférences consacrées à l'adolescence:
Catherine Montalto posera le cadre historique de l'adolescence et montrera à quel point la situation des adolescents interpellent aujourd'hui les adultes et leur propre attitude. Frédéric Delarge nous ouvrira des perspectives de réponses assez précises en mettant en lien l'échec scolaire des adolescents et le mythe d'Héraclès.
Nous terminerons par deux conférences consacrées aux manifestations pathologiques :
Marc Guéry évoquera l'asthme et René Gandolfi, les maladies de peau des tout petits.

La fonction paternelle en miroir de la fonction maternelle, *par Marie-Pierre Francis*

Il est aujourd'hui beaucoup question de la place des pères dans la famille. Interroger la place du père c'est aussi interroger la place de la mère et du fonctionnement du couple en général. Nous avons connu ces dernières années des transformations profondes de la structure familiale : une désacralisation du mariage au profit de l'union libre, une multiplication des histoires d'amour créant de nombreuses familles recomposées, une évolution de la situation des femmes …, sans compter les bouleversements amenés par la contraception. C'est ainsi que nous sommes assez vite passés d'un père tout puissant tel que le *paterfamilias* romain à un père qui doute, qui cherche sa place et qui a perdu son autorité, tout au moins celle qui lui était attribuée par les institutions. De nos jours le père se questionne, il hésite, il tâtonne pour trouver la juste place, ou au contraire il se bat pour que soient reconnus ses droits (je pense ici à SOS Père, aux pères qui manifestent leur désaccord lorsque la garde de l'enfant est confiée à la mère : ils montent sur des grues jaunes, on les nomme les « pères perchés »). La puissance paternelle serait-elle une image définitivement brisée ? Que s'est-il donc passé ? Faisons un rapide survol des grandes phases qui ont marqué la construction de la famille en occident.

À l'origine, le maternel, Gaïa, la terre-mère selon Hésiode engendre Ouranos. *« Le principe masculin nait d'un principe féminin qui se dédouble en une altérité opposée pour aussitôt former un couple.* » [2]

Epuisée par une gestation sans fin des coïts interrompus avec Ouranos, Gaïa invite ses enfants, eux mêmes prisonniers de son ventre, à la délivrer. Cronos, le dernier-né s'exécute en castrant Ouranos au moyen d'une faucille, comme des dents en forme de scie.

L'apparition du patriarcat dans notre civilisation fait débat. Certains anthropologues et historiens évoquent l'existence en des temps anciens d'une période de matriarcat. L'historien Georges Devereux[3] relate à ce sujet le passage graduel du matrilignage au patrilignage en partant des mythes grecs. À ce sujet, Linda et René Gandolfi écrivent que « *Le monde mythique se présente comme un monde à domination féminine, d'où émergent des figures masculines qui, en luttant pour s'extraire de l'origine, ne peuvent que s'émanciper du principe féminin.* »[4] Ils précisent que « *Tout individu, homme ou femme, naît d'une femme qui représente le lieu fondateur d'où il tire, dans les premiers mois de sa vie, les forces de sa propre existence* [5]». Homme et femme ne s'opposent pas, ainsi « *La femme reste le pôle mythique nécessairement lié à l'origine alors que l'homme s'érige laborieusement du lieu de cette origine pour réinventer le monde à partir du verbe* » [6].

Au début de la création du monde, la mythologie rapporte donc une puissance des mères, puis progressivement le monde sera dominé par Zeus et des Dieux qui l'entourent ; des générations se succéderont suite au retrait d'Ouranos.

Dans la Grèce antique, on assiste à un partage entre les domaines masculins et féminins. La femme est alors retranchée dans le gynécée, l'Oikos, et l'homme devient le porteur des affaires extérieures. La femme athénienne procrée et vaque aux taches domestiques ; elle élève les enfants et vit enfermée. Elle ne participe pas aux fêtes, Banquet ou Symposium et est absente à l'Agora. La femme reste du côté du mythe : elle préserve l'origine en abandonnant aux hommes le domaine de la cité. C'est une manière pour l'homme de s'émanciper du monde féminin en allant conquérir et transformer le monde. Sous l'impulsion de Périclès qui

---

[2] Linda et René Gandolfi, *La maladie, le mythe et le symbole*, ed du Rocher, 2001, p 220
[3] Georges Devereux *Femme et mythe*, Flammarion, 1988
[4] Linda et René Gandolfi, opus cité p 218
[5] Linda et René Gandolfi, opus cité, p 217
[6] Linda et René Gandolfi, opus cité, p 219

sépare le religieux de l'Etat, le 5ème siècle grec invente la « raison » et ouvre le début d'un processus qui sera la marque de l'Occident : le processus d'individualisation. L'homme va se mettre en marche sans se retourner pour s'éloigner à jamais de son socle mythique.
Les Romains qui vont vouer une admiration sans borne aux Grecs, inventeront à leur tour une forme de gouvernement « libéral » avec la République. Même si le Panthéon est très présent, le monde romain se construit autour des hommes, César en particulier. Les institutions se durcissent et évoluent vers l'extension de la puissance humaine. Disciplinés, combatifs et très organisés, les Romains vont mettre en place des institutions solides qu'ils vont transporter dans chaque pays conquis. Ils vont établir les premières règles écrites d'un code civil : la loi des douze tables, premier corpus de règles posées par écrit. Les hommes y régissent leurs rapports entre eux sans intervention divine. À titre d'exemple, la table IV énonce : « *que soit tué l'enfant d'une difformité manifeste* » mais aussi : « s*i le père vend ou loue trois fois son fils, que le fils soit libéré de son père* ».
Les romains vont affirmer l'importance du père : le *paterfamilias* est le représentant de l'autorité familiale dépositaire de la paternité divine. Il « *est le garant de la conduite familiale, patron, détenteur d'un patronyme, garant du patrimoine* [7]». Le père romain légitime se marie, pour avoir des enfants légitimes. Lui seul décide d'accepter d'élever l'enfant qui nait. En effet, il peut le réfuter ou l'abandonner, tout comme il peut choisir de recevoir sous sa puissance un enfant adopté pour en faire son héritier. Sa puissance se traduit alors par un droit de vie et de mort sur l'enfant, dès sa naissance et tout au long de sa propre vie de père. Il est à noter que l'enfant reste donc sous l'autorité paternelle tant que le père est vivant[8]. La majorité, à proprement parler, n'existe pas. La femme n'a pas de pouvoir dans la cité ou sur les enfants. On parle exclusivement de *paterna potesta*, autrement dit de puissance paternelle !
Quand on évoque la puissance des pères, on se réfère essentiellement au juridique. Evidemment, il convient de nuancer notre propos car la puissance des mères qui s'exprime dans leur pouvoir maternel n'est pas quantifiable. Même dans l'Antiquité, les femmes sont très présentes notamment vis-à-vis de leur fils. Ainsi, on raconte que la mère de Périclès avait rêvé au 8ème mois de sa grossesse que son fils aurait un destin extraordinaire. Dans son rêve, elle accouchait d'un lion qui symbole de pouvoir chez les Grecs. De même, Aspasie, la concubine et épouse officieuse de Périclès, femme splendide, était aussi réputée pour sa conversation[9]. Enfin, qu'aurait été César sans sa mère, incarnation de la matrone romaine exemplaire par l'éducation et le dévouement qu'elle portait à son fils ? Qu'aurait été Augustin d'Hippone sans sa mère Monique ? « *Cette femme*, pour reprendre les propos de Peter Brown, *…aux profondes ressources intérieures. Avec une assurance sans faille* ».[10] Citons également Aristophane[11] et la fameuse pièce « L'assemblée des femmes » où les femmes font la grève de l'amour, et s'emparent du pouvoir.
Avec le Christianisme, l'institution du monothéisme renforce les processus d'individualisation : Au niveau politique l'homme a pu se projeter dans un Etat unitaire et ressentir un sentiment de citoyenneté et_d'appartenance à une cité, à un pays, à un empire. L'unité nationale s'effectue autour d'un roi : avec la dynastie des Mérovingien et des

[7] Jean Delumeau, *Histoire des pères et de la paternité*, collectif, Larousse, 2010, p 422
[8] France Culture, *Histoire des pères*, 3 in la fabrique de l'histoire.
[9] D'une rare beauté, Aspasie était réputée pour sa conversation mais aussi les conseils qu'elle promulguait. Selon Plutarque, elle accueillait les hommes de sciences les plus éminents tel Socrate, et enseignait l'art oratoire et politique auprès d'un auditoire de personnalités de la Cité. Sophocle, Phidias, sculpteur de la statue d'Athéna Parthénos au Parthénon d'Athènes
[10] Peter Brown, *La vie de Saint Augustin*, poche, 2001, p 33
[11] Aristophane, *L'assemblée des femmes*, FB éditions, 2014

Carolingiens. Au niveau religieux, le Dieu unique renvoie aussi à un processus d'unité. Le christianisme attire les femmes car il leur fait une plus grande place.
Dans le Haut Moyen-Âge un changement important s'opère concernant le statut des femmes : la femme sort de l'égide de son père car le droit de pouvoir et de protection du père passe alors au mari. L'enjeu est moins un problème de filiation que de relation. Par ailleurs, la femme est un peu moins considérée comme une mère, une Gaïa, et commence à exister en tant que femme, en tant qu'Aphrodite. Elle fait, de ce fait, encore plus peur. Sa puissance matricielle s'étend vers une puissance sexuelle. Les figures d'Eve pècheresse et Marie-Madeleine hanteront le Moyen Âge chrétien traduisant ici l'ambivalence existante envers les femmes. Néanmoins, les relations évolueront et donneront naissance à l'amour courtois : deux figures d'homme et de femme accordant une place prépondérante à l'amour, à la courtoisie, au respect, toutes ces valeurs portées par la chevalerie.
Le rôle maternel des femmes se double de leur rôle sexuel qui vient même dominer le paysage. Ainsi, la jeune Héloïse éprise d'Abelard[12], son précepteur, fera passer son histoire d'amour bien avant leur fils qu'elle abandonnera. Dans cette nouvelle organisation, le père conserve sa place prépondérante dans la filiation. C'est lui qui transmet l'héritage matériel et culturel. Mais on commence à s'interroger sur l'éducation de l'enfant. En 814, Duoda écrit le premier traité sur l'éducation « Manuel pour mon fils » où elle promulgue une morale chrétienne. Les humanistes s'empareront du débat sur l'éducation : Rabelais et Montaigne s'y intéressent et interrogent même la place des pères. *« Le bon père est celui qui, évitant mignardise et excessive sévérité, obtient « l'amitié » de son fils, selon le mot de Montaigne »* mentionne Jean Delumeau dans son ouvrage « Histoire des pères et de la paternité »[13].
Pour Rabelais, il importe d'observer très tôt son enfant et d'être un père complice. Le discours humaniste sur l'éducation se développe et circule.
Le monde occidental amorce son ascension vers la modernité. Les positions familiales vont se renforcer et se rigidifier amenant aussi en leur sein leur contestation.
Au siècle des Lumières, l'affectivité à l'intérieur du foyer s'intensifie. L'idée du bonheur familial, dont le père est la figure centrale, apparaît. Par ailleurs, le renforcement de l'individualisme entraine une conscience de plus en plus aiguisée de la condition sociale de chacun et bien sur de la condition des femmes souvent associée à celles des enfants. La figure du père reste centrale et puissante mais commence à être questionnée, notamment par les femmes. Ce sont d'ailleurs les philosophes du 18ème siècle qui fondèrent la réflexion actuelle de l'éducation et de l'épanouissement de chacun. Sur un plan juridique, le droit de l'enfant figurera dans la Constitution des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Apparaitront dans la foulée le droit à l'instruction et à l'assistance en 1793.
Une nouvelle phase historique, celle de la modernité, s'amorce. Un nouveau visage de femme apparaît et va faire très peur aux hommes : celui de la femme qui s'autorise à penser. Non seulement elle conserve sa puissance maternelle et érotique mais en plus, elle empiète sur le terrain propre aux hommes, celui de transformer le monde par la pensée. La science, l'ingénierie, les arts, rien ne l'arrête ! Pour les hommes, la question de la virilité se complique. Le père perd progressivement de la puissance. C'est la montée du rôle des femmes qui va surtout le remettre en question. La place de l'homme dominateur est contestée, mais du même coup, la place du père est également remise en cause. Dans un premier temps, ils vont farouchement résister et imposer leur autorité. Le XIXè siècle sera marqué par cette lutte. Paradoxalement, la figure paternelle en sortira renforcée et aboutira aux grandes figures paternalistes du XXème siècle ; Churchill, Kennedy, De Gaulle mais aussi des figures

[12] Abélard et Héloïse, *correspondance d'Abélard et Héloïse*, poche, 2001
[13] Jean Delumeau, opus cité

fascistes : Mussolini, Hitler, Lénine, Staline qui vont se présenter comme les pères de la nation[14]. Dernier étendard d'une résistance qui va sauter définitivement en 1968.
Pour la France, la dernière grande figure paternaliste sera incarnée De Gaulle : image de guerrier et sauveur de la France. De Gaulle qui n'aurait jamais imaginé dans son dernier référendum, que la nation puisse lui dire non. Mais mai 68 était passé par là.
La femme s'émancipe en prenant une place dans le monde du travail mais aussi dans le monde social.
En 1972 le législateur passe de la puissance paternelle à l'autorité parentale où père et mère sont conjointement concernés pour leur enfant. Depuis 2005, un enfant dont la filiation est établie à l'égard de chacun des parents, peut porter soit le nom du père, soit celui de la mère, soit les deux accolés dans un ordre choisi par eux. La loi traduit une évolution considérable sur la place des mères et celle des pères !
Dans ce nouveau contexte, quelle est la place de chacun ? Les comportements ne sont plus imposés, de là peut-être notre désarroi. Linda le précisait en ouverture : le cadre a sauté. L'autorité n'est plus octroyée par la place de chacun, les structures sont à réinventer. Nous avons vu que cette évolution de la place respective de la femme et de l'homme, de la mère et du père, n'est pas aussi chaotique qu'il y paraît. L'homme et la femme ont chacun investi des domaines particuliers et ont joué leur partition sur un fond mythique. On peut présenter, comme l'ont fait les féministes, l'histoire de l'homme et de la femme à un long combat des femmes essayant de trouver une place. Mais on peut voir les choses autrement : les deux représentant un aspect de l'incarnation, chacun défendant son territoire et tous deux en position de force et de faiblesse dans des domaines très différents.
Freud a vu dans le mythe d'Œdipe les principaux éléments de la structure de la conscience qui laisse transparaître ce rôle particulier des hommes et des femmes : tout enfant souhaite évincer le père et fusionner avec la mère. Certes, ces jeux d'attirance ne sont pas difficiles à observer. Mais Freud n'a pas beaucoup insisté sur la position de tyran d'Œdipe et l'importance de la mère dans cette position tyrannique. Œdipe règne sur Thèbes car il deviné l'énigme de la Sphinge et en a débarrassé la ville. Il est devenu l'époux de Jocaste parce qu'il a accompli un exploit et a pu régner sur Thèbes non par filiation, mais par désignation. Il est donc un tyran. Qu'est-ce que ça signifie ? Cela veut dire que tant que les hommes détiennent leur place des mères — et des mères puissantes —, ils sont et ils restent des tyrans ! Nous l'avons vu avec les pères de la nation du XXè siècle et Pasolini l'a bien compris quand il a situé son film Œdipe Roi, en plein fascisme. Seule la sortie du mythe par sa compréhension et une définition nouvelle de la place des hommes et des femmes peut permettre de redistribuer les cartes. La compréhension de l'origine mythique de la construction du sujet permet à chacun de mesurer son aliénation inconsciente dans ce qui se rejoue avec ses enfants. Aujourd'hui la femme est plus puissante que jamais : elle travaille, mène rondement sa maison, gère le budget, décide des vacances…etc Et bien sur, elle décide quand elle a des enfants. Elle est tout : aussi bien mère et même très bonne mère car elle a moins d'enfant et se questionne beaucoup sur ses actes. Elle n'en oublie pas moins d'être femme et bien sûr, elle a une vie active. En face, les pères sont généralement plus présents mais quelle est leur place ? Qu'apportent-ils que la femme ne possède pas ?
Prenons un exemple fictif :
Imaginons un couple moderne : un père, une mère. Ils ont tout deux fait des études, sont cultivés, ambitieux. Ils sont entrés dans la vie active, travaillent et ont deux enfants de 4 ans et 2 ans. Donnons leur le choix du roi : fille et garçon. Tout se passe bien et pourtant si on regarde à la loupe, la petite fille de 4 ans manifeste une forte jalousie. Elle s'agace pour rien,

[14] Théodore Roosevelt est décrit par Jean Delumeau (opus cité) comme « un modèle de l'homme suprêmement viril séduisant, individualiste, maitre de lui et agressif si besoin ».

elle a du mal à obéir. Le petit garçon est lui beaucoup plus calme. Son papa est en admiration absolue devant lui et en profite pour faire remarquer à sa femme combien les filles sont agaçante. Rien de grave dans cette famille, et pourtant on est en plein mythe. Et les difficultés peuvent se creuser. Si on fait une exploration plus profonde, on pourra trouver du côté de la mère une enfance très choyée d'enfant unique qui manque de repère dans la dualité. Certes, elle n'a pas voulu refaire le schéma parental de l'enfant unique mais la voici rattrapée par le comportement incompréhensible de sa fille. Du côté du père on pourra trouver à l'inverse une fratrie plus importante avec une place difficile à trouver. Tout cela n'est pas bien grave, mais fondamental si on veut plus loin dans la compréhension de l'homme.

Le constat actuel est le suivant : l'ambivalence des femmes oscille entre leur demande à l'homme de faire ses preuves, et leur démonstration selon laquelle elles peuvent elles-mêmes occuper une place jusque là réservée à l'homme. Que veut la femme se demandait déjà Freud ? La femme semble ambivalente. Autonome financièrement, actrice politique, citoyenne, maitre de sa fécondité, la femme n'induit-elle pas aujourd'hui un affaiblissement du pouvoir masculin ? Preuve en est l'attitude de ces hommes qui fuient les femmes en quête de maternité, n'osant plus vivre comme naturel le projet de fonder une famille. Hommes et femmes ont donc à réfléchir à ce qu'ils mettent en œuvre, aux effets de leur attitude et de leurs actes conscients et inconscients sur leur enfant.

De nos jours, l'éducation induit chez les parents un questionnement qui les interpelle sur leur existence et leur mode de vie. L'enfant, l'adolescent, sait ainsi provoquer chez ses parents une nécessaire réflexion. Lui détailler une situation, expliciter une position, ou clôturer une discussion ne suffit plus en soi. Force est de constater que par ses comportements l'enfant agit les points névralgiques non résolus dans la filiation qui le précède car il en hérite. Alors que faire avec ces manifestations fines de l'enfant ? Notre proposition avec les Enfants de Kiron réside à la mise en conscience de ces enjeux qui cernent aussi bien le couple que les enfants. Que peut donc faire le père de nos jours ? Un retour au *paterfamilias* est impossible, une accélération vers une forme de laxisme peu souhaitable. Le père n'est plus le « seul à apporter la présence d'un monde » pour reprendre l'expression de Jean Delumeau.[15] La fonction paternelle telle que celle du paterfamilias est dépassée, la crise est réelle et il nous faut l'assumer ! Le sujet est décentré, il doit trouver un nouveau type de centre. Mais comment ? Il ne reste qu'une issue aux processus complexes en œuvre dans la cellule familiale, face à ce vacillement de la place du père : dialoguer. Discuter ensemble, faire vivre le couple grâce à la parole. Une parole vraie et juste a un impact certain. Or cette justesse de la parole s'appuie sur le mythe que nous avons chacun refoulé en nous, mythe qui se manifeste dans le symbole.

Ainsi la dialectique apparaît comme une étape indispensable ; accepter de mourir à soi-même (autrement dit perdre quelque chose, voire même tout perdre) pour naitre autrement, accepter d'être altéré par l'autre. Ni la femme à elle seule, ni l'homme à lui seul, ne détient de recette magique de nos jours. Ainsi l'on voit surgir l'image du miroir de la fonction maternelle et de la fonction paternelle. L'une réfléchit l'autre, et vice versa. L'image parentale s'ajuste à partir de sa réflexion. C'est dans la complémentarité, la dualité et donc de la discussion, la réflexion, la dialectique, c'est de la parole du père et de la parole de la mère que pourra surgir un nouveau concept de père et donner à chacun, père, mère et enfant, un sens à l'histoire de sa vie !

---

15 Jean Delumeau , opus cité, p 427

De l'oralité primaire à la parole, *par Jean-Louis Ferrari*

La bouche pose de façon aiguë et radicale la question des frontières et de la limite entre un dehors et un dedans. Moi et l'Autre, Moi et les autres… Elle est le lieu d'investissement privilégié de l'enfant à sa naissance et comme nous allons le voir, cet investissement commence *in utero* avec la succion. Actuellement, 8 bébés sur 10 sucent leur pouce sur la planète. Après 2 ans, ils seront 4 sur 10, et, 1 sur 10 persistera même jusqu'à 5 ans. Les filles suceront leur pouce plus souvent et plus longtemps que les garçons. De plus dans les pays industrialisés, de 50 % à 80 % des bébés de 1 à 6 mois possèdent une sucette[16] et ils sont encore plus nombreux à avoir un ou des doudous. Sur les sites internet, nombreux sont les parents qui se questionnent et s'inquiètent par rapport au risque de déformations des arcades dentaires. La nécessité du doudou (tissu, étiquettes, peluche, etc.), avalisée par la psychanalyse et les travaux de Winnicott, fait consensus. Choisir entre pouce et sucette reste par contre polémique. En faveur de la sucette revient souvent la possibilité de l'enlever. Mais l'arrêt sera souvent difficile car le pouce ou la sucette accompagne ce passage très délicat qui consiste pour l'enfant à découvrir et à accepter l'éloignement maternel. L'apparition des dents de lait dans leur bouche au bout de quelques mois, signale le début de leur structuration interne. Et, comme nous allons le voir, leurs positions de plus en plus aléatoire compte tenu de ces succions, parlent des difficultés à construire cette structure. Pour essayer de comprendre comment nous pouvons les accompagner, suivons maintenant l'investissement de la cavité buccale…

In utero

Un changement radical s'est opéré pour la recherche mais aussi pour les futurs parents avec la découverte de l'échographie et l'exploration de la vie *in utero*. Il n'est pas rare d'entendre dans nos cabinets lorsque nous abordons la persistance de la succion du pouce : « Oui, mais vous savez il le suçait déjà dans mon ventre ! »

Avant de naître et de pouvoir téter, le fœtus, en effet, doit rôder sa « succion déglutition ». Avant le sein, il y aura eu la langue et le pouce. Ainsi la bouche et les fosses nasales se forment dès la huitième semaine à partir d'une cavité primitive commune[17] et avant même l'ébauche des structures osseuses et des dents, il y a la langue qui va modeler tout cet espace. Chez l'embryon, la cavité buccale et les fosses nasales ne sont pas séparées puis, vers le deuxième mois, l'ébauche du palais (la mâchoire supérieure) va les différencier. Pour permettre cette séparation entre la bouche et le nez, la langue va devoir s'abaisser. De verticale, elle devient horizontale[18]. Notez ce premier mouvement de la langue[19], du haut vers le bas, du ciel vers la terre.

Vers la douzième semaine, l'embryon devient fœtus et ce changement de statut est attribué par les embryologistes à l'apparition de la succion : le contact de la main du fœtus va déclencher l'ouverture réflexe[20] de la bouche et des lèvres et la pointe de la langue vient alors toucher la main. Premier moment de contact du fœtus avec lui-même et début de la succion. La « succion déglutition » du liquide amniotique s'installe dès la quinzième semaine. Le fœtus s'hydrate en avalant ce liquide riche en sels minéraux. Les narines s'ouvrent, le cœur va

---

[16] In « Suce ou pouce », http://naitreetgrandir.com/fr/etape/0_12_mois/soins/fiche.aspx?doc=naitre-grandir-bebe-suce-pouce-pour-contre

[17] Le stomodéum.

[18] Si ce mouvement ne se produit pas il y aura une fente palatine qui pourra être détecté à l'échographie.

[19] Nous verrons plus loin un deuxième mouvement, mouvement de recul, lors de l'éruption des incisives.

[20] Hoocker a découvert ce mouvement réflexe en 1944.

battre et le système rénal commence à s'approprier l'espace amniotique par l'urine qu'il déverse.
Avec la succion, les premières sensations sensorielles s'organisent. La langue poursuit son travail de modelage de la cavité buccale. Le fœtus s'exerce à déglutir le liquide amniotique et à sucer ses doigts, ses orteils et même le cordon ombilical. Ainsi, par la succion de ses extrémités et le cercle fermé qu'il dessine, le fœtus se présente comme l'Ouroboros, symbole que l'on retrouve en Mésopotamie et surtout en Egypte. Ce serpent qui se mord la queue évoque dans la mythologie le cycle de l'eau et de la vie. Sa demeure reste cachée dans les profondeurs de la terre mère. C'est une puissance intérieure perçue aussi par les Egyptiens comme l'image du mouvement cosmique, comme la mère du Zodiaque. Il symbolise également l'éternel retour et le caractère cyclique du temps.
C'est de cette position « pliée/repliée » dans les profondeurs de la mère que le nouveau-né devra progressivement s'ouvrir et se déplier. Les parents doivent en être conscients pour pouvoir l'accompagner, dès la naissance, dans cette délicate opération.
Mais pour l'instant, nous pouvons supposer que dès cette période, une première « sensation d'être » est assurée par cette unité originelle fœto-maternelle. Le ventre de la mère, première maison de l'être, fera office de « grand Tout » et c'est peut-être là que commence ce que Romain Rolland[21] appelait le « sentiment océanique[22] ». Là dans ce sentiment océanique, par la « succion déglutition », le fœtus sent et goûte sa mère.
Au cinquième mois de grossesse, les incisives et les premières molaires lactéales commencent à se minéraliser dans les profondeurs des mâchoires. En ce qui concerne ces premières dents qui se minéralisent, nous pouvons supposer qu'elles correspondent à l'inscription dans le corps de ce sentiment océanique, première sensation d'être, rappel de ce temps préhistorique, de ce premier cosmos.
Le fœtus est agi par une sorte de contamination maternelle mais il est aussi agissant : premiers échanges avec le monde de la mère. Ainsi, on a pu observer que la « succion déglutition » est activée ou ralentie en fonction de ce qu'il perçoit[23] : le liquide amniotique par l'intermédiaire du placenta est imprégné du ressenti maternel et à partir du septième mois, des sons lui arrivent, ceux de la mère et aussi, ceux de son environnement. Le fœtus est ainsi formé et informé par la mère et il a de plus en plus la capacité de réagir. Son organisation sensorielle se poursuit, l'expulsion du ventre maternel approche.
Ainsi pour Groddeck[24], *« la naissance nécessite un accord mutuel entre deux individualités inconscientes. »*. Tout retard ou prématurité — vus sous cet angle — feront sens ! Ce qui se joue à ce moment-là peut préfigurer ce qui se rejouera avec la percée des premières dents de lait.
Par l'action du pouce, des doigts ou de la langue, nos mâchoires ont commencé à se former et parfois même à se déformer *in utero*. Chez le nouveau-né, nous constatons en général un léger retrait de la mâchoire inférieure, retrait physiologique signifiant l'effort à faire pour quitter cette première maison de l'être, cette première terre. Parfois, mais plus rarement, la mandibule est avancée… Le nouveau-né semble alors pressé d'en sortir.
À l'unité fœto-maternelle va succéder la dyade « mère bébé », le lien se recréant par l'allaitement et les soins maternels. La protection assurée par le ventre maternel, va être transposée à l'extérieur et cela n'est possible que parce qu'il y a eu dès la période intra-utérine un certain lien avec le monde de la mère. Ainsi, comme le pédiatre Brazelton l'a bien montré, après la naissance, pour calmer l'angoisse d'exister, indissociable de la condition humaine, le

---

[21] Cité par Freud in « Malaise dans la civilisation », S. Freud, PUF, 1929 traduit en 1971, p. 6
[22] Que l'on peut définir comme le sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini, d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel.
[23] Le fœtus exprime de plus en plus le plaisir mais aussi le déplaisir ressentis par la mère.
[24] Groddeck, *La maladie, l'art et le symbole*, ed du Rocher, 2001 p 76

nouveau-né doit trouver une « enveloppe de maternage » qui se substitue à l'enveloppe utérine.

De la naissance à 6 mois

Dès la naissance, l'enfant est posé sur le corps de la mère. Dans ce « corps à corps » indispensable, une nouvelle terre lui est proposée, la dyade « mère bébé ». « Un bébé, ça n'existe pas », disait Winnicott, et il faut au nouveau-né ce premier environnement matriciel pour avoir, plus tard, le sentiment d'être soi. Dans cette dyade, le nouveau-né — comme le fœtus *in utero* — sera tout à la fois, agi et agissant.

La bouche peut être avide ou réservé mais le nouveau-né a soif et faim, plus soif que faim pour Spitz qui insiste sur le passage du monde liquidien à un monde aérien. Entre le nouveau-né et sa mère une dialectique « présence absence » va pouvoir s'installer. Le nourrisson devra s'habituer progressivement à être seul. Heureusement, il dort normalement beaucoup, de 14 à 17 h, et ne se réveille le plus souvent que lorsque il a soif ou faim. Ce qu'il exprimera par des cris si la mère n'est pas présente. Il pourra aussi y avoir des cris d'angoisse, de douleur, de demande d'amour, etc. Mais au début, ces demandes ne sont pas toujours bien différenciables et les réponses peuvent ne pas être adaptées. Il y aura alors le pouce, les doigts, les orteils et même la langue qu'il pourra « tétouiller » pour se rassurer. Rappels de la première sensation d'être *in utero*, rappels d'un Eros primordial, l'Ouroboros.

Certains ne trouvent pas leur pouce et se mettent alors à crier et à pleurer. Dans la vidéo « Le bébé est une personne » que l'on trouve sur le net[25], vous pourrez voir comment Brazelton soutient par la parole un nouveau-né dans sa tentative de retrouver le pouce. Il ne l'aide pas physiquement mais en lui faisant confiance et en l'encourageant verbalement, ça marche ! Parfois le recours au pouce reste malgré tout difficile et la tétine peut alors être proposée pour apaiser le nouveau-né. Premier objet proposé à l'enfant en remplacement du sein, il permettra de recréer une enveloppe maternante. Remémoration probable de ce qui se joue dans les premières tétées.

Le chemin se poursuit, les premiers sourires adressés à la mère par le nourrisson débutent vers le deuxième mois. Premiers échanges avec la mère et l'entourage. Après le quatrième mois, la prise de nourriture à la cuillère va pouvoir commencer. Le visage de la mère mimera le mouvement nécessaire sous le regard encore subjugué du nourrisson. Elle ouvre la bouche, il ouvre la bouche, elle goûte, il goûte… L'oralité dite secondaire, plus autonome, commence là par mimétisme. Elle débouchera sur la mastication des aliments et l'abandon progressif de la succion. Nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant l'enfant peut recracher et refuser parfois d'avaler pour marquer son déplaisir. Il s'essaye à dire non d'une manière primitive certes, mais un début d'opposition s'instaure. Pour Dolto et d'autres auteurs dont Spitz, ce premier « non » est à la base du langage. Pour Spitz, c'est d'ailleurs l'un des trois moments indispensables pour l'accès à la parole, le premier moment étant celui où l'enfant sourit à sa mère et le dernier celui de l'angoisse du huitième mois.

L'enfant prend du plaisir à s'entendre et à jouer avec les sons. Il prend aussi beaucoup de plaisir à jouer avec la nourriture et c'est ainsi qu'il poursuit son avancée. Laissons-le faire encore un peu car une épreuve approche : le sevrage et la nécessité de se couper de la source originelle.

Cette première grande période de 6 mois se présente donc comme une lente ouverture de l'enfant au monde. D'une position fœtale, « ouroborienne », le nourrisson se déploie progressivement, accompagné en cela par les émerveillements de son entourage. La bouche, lieu d'investissement « autojouissif », va également s'ouvrir aux autres et être le lieu privilégié de son expressivité. C'est dans cette ouverture aussi que vient se placer cette petite

[25] https://www.youtube.com/watch?v=3YzV-yWMVW0

rangée d'incisives qui marque notamment pour Dolto, le signal du sevrage. La langue doit alors se reculer un peu ce qui correspond à l'acceptation de cette deuxième naissance. Des morsures de la langue peuvent se produire et signaleront la difficulté du sevrage. Mordre le sein peut aussi être le moyen de mettre à distance l'autre.
C'est à partir de cette période que le doudou pour Winnicott prendra toute son importance et facilitera l'éloignement. Un espace entre la mère et l'enfant pourra ainsi se créer, espace comblé par l'échange affectif et soutenu par le langage de la mère. Une frontière commence à se dessiner entre un dehors et un dedans par la mise en place des incisives.

Après 6 mois

Après 6 mois, après le sevrage, le rôle de la bouche s'affirme en même temps que l'assurance de l'enfant. Les dents vont jouer un rôle important dans l'alimentation nouvelle, mais pas seulement. Pour aborder cette question, faisons un détour par le mythe de Cadmos raconté par Ovide dans les Métamorphoses. Il s'agit d'un mythe peu connu mais qui est au cœur — me semble-t-il — de la question des dents.
Ce mythe raconte la création de Thèbes par Cadmos. Après l'enlèvement de sa sœur Europe par Zeus, Agénor, roi de Tyr, lança à ses trousses, son fils Cadmos le condamnant à l'exil s'il ne la retrouvait pas. Cadmos partit et la chercha en vain. Il alla alors consulter l'oracle de Delphes qui lui dit : « Suis une vache n'ayant jamais connu le joug et fonde ta cité là où elle s'arrête ».
Il trouva la vache en question et la suivit tout en adorant le dieu qui guida ses pas. Elle finit par s'arrêter. Et c'est là que Cadmos fonda la légendaire Thèbes, dont un des tyrans futurs sera Œdipe. Voulant sacrifier la vache à Zeus, il envoya ses compagnons chercher une source. Ils la trouvèrent dans une forêt où aucun homme n'était entré. Mais un dragon — fils d'Arès, le dieu de la guerre — qui gardait ce lieu, se déchaîna contre eux et les tua tous.
Cadmos, ne les voyant pas revenir, entra dans la forêt et, pour venger ses compagnons, attaqua le dragon. Après lui avoir jeté une pierre qui fut sans effet, il le transperça avec son javelot et le tenant ainsi, il finit par le tuer.
Après cette terrible bataille, Cadmos regarda la dépouille du dragon et une voix venue d'on ne sait où, le prévint : « Tu deviendras toi-même un dragon et à ton tour tu seras regardé. » Cette prédiction le terrifia.
Athéna, la déesse guerrière fille de Zeus, demanda alors à Cadmos de planter les dents du dragon. Des guerriers tout armés surgirent de la terre : les Semés.
Cadmos était à nouveau prêt à se battre mais un de ces « Semés » lui demanda de ne pas s'en mêler. Après une longue bataille, la paix fut conclue à la demande d'Athéna : les « Semés » déposèrent les armes et il resta cinq survivants, la future noblesse de Thèbes.
Ces « Semés » nous renvoient à la formation de la dent. *In utero,* il y a eu enfouissement de l'épithélium buccal et élaboration de la couronne dentaire dans les profondeurs des mâchoires. Nous en sommes maintenant au refoulement dans la cavité buccale et à l'enracinement. La dent pousse/perce et la racine se forme. La denture lactéale — composée de 20 dents de lait, 5 par quadrant — se met en place dans les trois premières années.
Un premier espace du Moi, une première citadelle moïque, peut se créer, première limite entre un dehors et un dedans. Ces différentes étapes évolutives proposées par le mythe peuvent nous permettre de mieux saisir les enjeux relationnels.
L'enlèvement d'Europe par Zeus, la nécessité de quitter la terre maternelle et l'errance de Cadmos évoquent ce lent cheminement de l'enfant vers son autonomie. L'épisode des dents semés est évidemment très précieux car il montre le lien entre la venue d'une structure et l'agressivité. Il s'agit d'un combat. D'un combat avant tout contre soi-même, contre les forces disparates qui animent l'être et d'un combat avec le monde. Nous avons ici l'explication de l'agressivité des enfants, agressivité qui peut bien évidemment s'accroître quand la structure

du moi est difficile à mettre en place.
In utero, le fœtus entendait le cœur de la mère en plus du sien et au moment de l'allaitement, le « corps à corps » maternel recréait cette perception. Avec le sevrage, tout cela s'arrête. D'où cette peur d'être seul, cette peur de l'inconnu caractéristique de l'angoisse du huitième mois, angoisse indispensable d'après Spitz pour l'acheminement vers la parole. L'errance fait aussi partie de la recherche qui va amener Cadmos à admettre l'impossibilité du retour et la nécessité de consulter l'oracle. La parole des parents prend ici toute son importance, une parole oraculaire qui montre le chemin. L'exploration du monde passe par la bouche. Tout ce qui passe à portée de main, est senti, goûté, mâchonné. Le goût, l'odeur de la mère sont très certainement recherchés mais il s'agit surtout d'une exploration du monde environnant pour enfin pouvoir fonder sa propre cité, son moi.
L'angoisse du huitième mois peut correspondre à ce moment… Cadmos consulte Apollon. Une piste est donnée : suivre une vache qui le guide équivaut à se laisser mener par les aspirations maternelles : aspirations introjectées avec le sentiment océanique puis incorporées lors de l'allaitement. Il y a la promesse d'un lieu et pour y accéder : il faudra mourir — quitter sa terre mère — pour renaître dans une terre à soi. La découverte du monde commence, la voie lactée s'éloigne et l'à-venir s'ouvre. Et pour cela l'enfant, comme Cadmos, doit d'abord errer puis se poser.
Pour quitter le monde de la mère, le sacrifice de la vache à Zeus s'impose. Mais avant, le dragon d'Arès, métamorphose du premier dragon, l'Ouroboros, est à vaincre. Ce que réussit Cadmos après une dure bataille. Mais soudain devant le dragon mort, une voix lui dévoilant son destin, Cadmos entrevoit sa propre fin ce qui le terrifie. Athéna vient à son secours et lui ordonne d'agir. Sur ses conseils, il trace des sillons, plante les dents et des guerriers surgissent.
Une bataille intérieure terrible dont, Cadmos est écarté par « un de ces enfants de la terre ». Les pulsions agressives archaïques devront finir d'elles-mêmes par se canaliser sous l'impulsion d'Athéna et aideront alors à la construction de Thèbes. Cette construction d'une première citadelle du Moi, nous allons en retrouver la trace dans nos arcades dentaires.
Ainsi entre 6 et 18 mois percent les incisives et les premières molaires de lait, puis les canines à 24 mois, et les deuxièmes molaires à 30 mois. À trois ans, la denture lactéale est en place. À quatre ans, une mastication efficace sera possible et elle continuera à se rôder jusqu'à la mise en place de la deuxième denture.
L'accès à la parole accompagne ces poussées dentaires. Entre 12 et 16 mois apparaissent les premiers mots, mono ou dissyllabiques associés à des objets ou à des situations. Vers 18 mois, l'utilisation du non montre l'avancée de l'enfant vers l'individuation.
L'acquisition du vocabulaire s'accélère[26]. La maîtrise de la syntaxe est progressive et le « je » — étape importante de l'individuation — apparaît vers trois ans. Le langage articulé est en général acquis entre trois et cinq ans.
Citons Pascal Quignard :
« *Le langage aime contredire. Non seulement le langage aime contredire : le langage rend impatient de parler. Il cherche l'ascendant. Sa fonction est le dialogue et le dialogue, quoi qu'on en dise de nos jours, c'est la guerre. C'est une guerre verbale, à la place d'un duel physique.* »[27]
La bouche est ainsi le lieu de nos premiers conflits. Des cris au babil en lien avec la succion, l'enfant entre dans le langage articulé après s'être affirmé par la mastication. On pourrait dire qu'à la mastication des aliments s'ajoute la manducation des mots. Ainsi la bouche qui a d'abord été le lieu pour l'enfant d'un contact avec lui-même et avec les autres, est aussi le lieu

[26] D'une trentaine de mots environ à 16 mois, il passe à 250-300 mots à deux ans et atteint les 1000 mots vers trois ans. Les premières phrases — pour désigner une action en utilisant deux mots — sont possibles entre 20 et 26 mois.
[27] Pascal Quignard, *Vie secrète*, folio, Editions Gallimard 1998 p. 79

d'un combat intérieur représenté par les dents.
La persistance de la succion du pouce au delà d'un certain âge, des doigts, de la sucette mais aussi la persistance de l'interposition de la langue avec tout ce que cela représente de tiraillement intérieur, se retrouveront dans les déformations des mâchoires. Les effets collatéraux se manifestent sur la respiration qui sera plutôt buccale et sur un certain retard dans l'efficience de la mastication[28]. Ce qui aggrave encore ces déformations.
La prise de conscience par l'entourage de ce qui se joue est capitale. Si elle facilite l'arrêt de la succion du pouce, des doigts ou de la sucette et si cet arrêt correspond à une véritable autonomie, une grande partie de la dysmorphose se corrigera spontanément. Les déformations des arcades dentaires disparaissent en effet pour 75 % des enfants si l'arrêt a lieu à 3 ans ; à 5 ans, ce pourcentage sera de 50% et à 6 ans il n'y aura plus que 25 % des enfants qui récupèreront l'intégrité de leurs arcades[29].
Voici une bouche un peu idéale à 3 ans…

L'espace imaginaire de l'enfant a été préservé et un cadre dentaire équilibré est alors possible.
Pour conclure, voici quelques déformations d'arcades dues à la persistance de la succion.
À droite la bouche d'une enfant de 6 ans et demi, à gauche celle d'une enfant de 4 ans.

Deux succions du pouce, deux postures de langue différentes, qui vont donner des mâchoires différentes nous informant des enjeux inconscients. L'enfant parle du cadre parental : le maxillaire pour le père, la mandibule pour la mère ; et la position des dents d'un équilibre à trouver dans leur couple comme nous l'a dit Marie-Pierre Francis. Deux postures différentes,

[28] Gérard Couly, *Les oralités humaines*, p. 51, Editions Doin, 2010
[29] Patrick Fellus in « Pouce ou sucette » Entretiens de Bichat, 2013

deux rapports à l'autre différents… Mais pour les deux une tentative de mettre l'autre hors de soi.

Une autre bouche, celle d'une enfant vue à 3 ans et revue à 4 ans.
Il convient de préciser que pour qu'il y ait des déformations, il faut la conjonction de plusieurs dysfonctions. Ce n'est pas juste la persistance de la succion qui va entraîner la dysmorphose. Il faut le pouce, la langue, les lèvres et en plus des troubles de la ventilation (respiration plutôt buccale). Et, si l'enfant en plus ne mastique pas là c'est parfait… pour les orthodontistes !
C'est le cas pour cette enfant qui cumule la sucette, la langue, une ventilation buccale et une mastication très modérée...

Malgré l'arrêt de la sucette, le sevrage n'est toujours pas intégré et le rapport à l'autre sera béant. Comme Linda Gandolfi l'a développé tout à l'heure, l'enfant est porteur d'une vérité et il vient ainsi interroger la structure familiale. Cette prise de conscience facilitera l'autonomie de leur enfant et évitera peut-être de nombreux conflits car comme nous l'avons vu, en cas de difficulté à construire son moi, l'agressivité peut augmenter.

Et pour terminer sur une note optimiste…
Une enfant vue à presque 4 ans qui avait encore la sucette et qui prenait son petit-déjeuner avec le biberon. Revue à presque 6 ans avec une correction importante.

Il n'y a pas eu de traitement mais lors de la première consultation a eu lieu une anecdote intéressante :
Ayant conseillé l'arrêt de la sucette, je voyais que cela la contrariait profondément, elle boudait un peu. Je disais aux parents qu'il ne fallait pas la forcer, qu'il fallait prendre son temps et surtout ne pas la bousculer. Un appel téléphonique pendant la consultation, appel

pris par le père dans la salle d'attente. Sa fille le suit. Après l'appel, j'entends le père complètement paniqué : « Mais qu'est-ce que tu as fait ? »… Je vais voir.
Elle avait déterré les plantes dans la salle d'attente…

Débat sur la petite enfance

Question
Linda Gandolfi ouvre le débat en posant une question à chaque intervenant
A Marie-Pierre Francis :
Que peut-on penser aujourd'hui de la position de ces jeunes pères qui — beaucoup plus qu'ils ne le faisaient avant —, n'hésitent pas à donner le biberon, à changer les bébés… on les retrouve aussi au parc… Quel impact peut avoir une telle position sur l'enfant. Au final, peut-on dire que c'est une bonne chose ?

Marie-Pierre Francis
Je ne pense pas qu'il faille s'en inquiéter. Le père peut parfaitement manifester cet élan affectif dans la mesure où il joue aussi son rôle de père et c'est là où les choses sont plus difficiles à définir. Si les deux parents ne sont que dans du maternage, il sera difficile pour l'enfant de différencier les parents. A cet égard Jean-Pierre Lebrun explique dans un très petit livre, « Fonction maternelle, fonction paternelle »[30], la position asymétrique des parents qui génère chez l'enfant le sentiment de la différence nécessaire à sa construction. Le père doit amener de l'Autre, de l'altérité ce qui n'empêche pas qu'il soit très affectueux. Sa présence et son comportement vis-vis de la mère est également important. La vie du couple permet à l'enfant de se situer au centre de cette dualité en acte.
Comme je l'ai précisé, les rôles ne sont plus définis et il convient à chaque parent de trouver sa place voire de l'inventer en étant très à l'écoute des besoins de l'enfant. Et c'est là où les choses sont peut-être un peu difficiles car chaque enfant renvoie une symbolique spécifique à chaque histoire familiale. Mais quoi qu'il en soit c'est par le langage et le discours que le père imposera sa différence.

René Gandolfi
Dans toute société, il y a un fond matriarcal à partir duquel l'enfant s'élance. Durant des siècles la puissance phallique de l'homme s'est exprimée hiérarchiquement : dans l'Inde ancienne on retrouve les trois étages de cette expression masculine : au niveau spirituel par la voix des prophètes et des prêtres, dans les actes, par le guerrier (le Raja), puis par l'homme de terre, (le pragma). Ces structures hiérarchiques qui ont dominé le monde indo européen se sont écroulées par l'effet de l'horizontalité démocratique. Dans ces conditions, la question est de savoir où peut s'exprimer aujourd'hui la puissance phallique en dehors de l'Etat et des puissances qui le suivent ? Il ne reste guère qu'une seule solution à l'homme : devenir son propre père, c'est–à-dire s'imposer des impératifs pour trouver sa dignité dans sa propre prise de parole laquelle prise de parole ne doit plus être une parade narcissique. L'homme doit se signifier dans son dire c'est-à-dire se donner une actualité historique totale sans s'appuyer sur différents discours qui ne sont que des opinions. La femme attend de l'homme cette parole qui est une véritable pensée qui ne s'appuie plus sur des puissances extérieures mais qui provient d'une réflexion.

Question
À Jean-Louis Ferrari
On a tendance à penser que les interventions d'orthodontie relèvent plus d'un confort et d'une esthétique actuelle que d'une réelle nécessité médicale. La question est donc de savoir si la structure dentaire des enfants a vraiment changé ou si c'est juste une préoccupation due au progrès de la technique ?

[30] Jean-Pierre Lebrun, *Fonction paternelle et fonction maternelle*, éd Fabert, 2011

Jean-Louis Ferrari
L'aggravation des problèmes d'occlusion est incontestable. Des problèmes de positionnement mais aussi d'enracinement dentaire. D'où le développement actuel de l'implantologie dentaire.

Question
Une question concernant les rôles du père et de la mère : Est-ce que les places sont interchangeables autrement-dit est-ce que la mère peut remplacer le rôle d'autorité du père dans la mesure où ce dernier est très maternant ?

Linda Gandolfi
C'est un des écueils de la difficulté actuelle du père à trouver sa place. Les places ne sont pas interchangeables dans la mesure où comme l'a expliqué Marie-Pierre, le père est le représentant de l'altérité. Si la mère seule représente pour l'enfant la parole de l'autorité, il y a forcément une compensation de la carence paternelle. Il est important que les parents dialoguent entre eux pour trouver cette place.

Catherine Montalto
Précise que Marcel Rufo préconise au niveau des gardes alternées de réserver un temps de garde plus grand à l'un des parents en fonction de l'âge et donc des besoins de l'enfant.

Question
On a parlé de justesse de la parole reliée au mythe et au symbole. Que voulez-vous dire à ce sujet ?

Marie-Pierre Francis
Le comportement des enfants est une forme de langage qu'il est important aujourd'hui de décrypter et de traduire. Cette traduction relève du cas par cas et il est difficile de l'aborder d'une manière théorique.

Linda Gandolfi
Oui et la question posée est effectivement au cœur du projet anthropologique dans la mesure où la mythologie est une grille de lecture qui nous aide à circuler dans ce langage symbolique. Le mythe permet de faire le lien entre la singularité de la situation toujours particulière avec chaque enfant et les principes universels de la construction psychique. C'est toute la difficulté de l'approche qui réclame une formation particulière et un long parcours dans la Grèce antique. Je pense que l'approche du mythe d'Héraclès par Frédéric Delarge cet après-midi apportera un éclairage pragmatique de la manière dont nous pouvons utiliser les mythes en dehors de ceux d'Œdipe et de Narcisse.

Question
Compte tenu de l'importance donnée à l'origine des processus de la construction psychique, que peut-on penser des techniques de la procréation assistée tel les fécondations in vitro avec don de spermatozoïdes ou d'ovocytes ?

Linda Gandolfi
Les positions peuvent varier en fonction de l'idéologie des personnes. Deux orientations sont possibles : soit on considère que l'origine biologique est déterminante et commande à la suite de l'évolution. Dans ce cas, on suppose que les enfants pourront présenter des troubles graves.

C’est l’aspect le plus catastrophique. Soit on considère que la place du père adoptif est plus importante que l’aspect biologique et on met l’accent sur l’aspect culturel. Dans ce cas, il est important de prendre conscience de l’enjeu et de l’importance de l’acte. Le danger serait de banaliser un tel acte.
La seule chose qui aujourd’hui pose problème et qui devra être réglée, c’est le risque d’inceste pour la génération qui arrive et qui a largement recours à ces procédés.

Marie-Pierre Francis
Il ne faut pas oublier que l’enfant va avoir besoin de savoir qui il est et d’où il vient et qu’il faudra un jour lui raconter son histoire quelle que soit cette histoire. L’important est de pouvoir dire ce qui s’est passé. La difficulté réside dans le fait que la science offre aujourd’hui des possibilités sans l’appui d’une réflexion approfondie.

Question
A Jean-Louis Ferrari qui, avec son plaidoyer pour le pouce et la sucette semble être à compte courant de l’avancée actuelle qui préconise justement d’aider les enfants à s’en passer.

Jean-Louis Ferrari : l’arrêt peut être encore plus dangereux. Il faut faire en fonction de l’enfant.

Linda Gandolfi
Il n’y a plus de règle. On ne peut plus dire : la sucette c’est bien, le pouce s’est mal… Cela varie en fonction de chaque enfant et chaque parent va devoir réagir en fonction de la demande de l’enfant et en référence à sa propre histoire. L’objectif est de donner les outils de cette réflexion en expliquant les étapes de la construction de l’enfant. Comme l’a expliqué Jean-Louis, la sucette ou le pouce viennent reconstituer l’ouroboros originel. Les nourrissons peuvent en avoir besoin et les en priver peut provoquer des frustrations. Un enfant qui s’endort très bien après la tétée peut s’en passer.

René Gandolfi
La construction dentaire relève d’une dialectique entre les processus d’incarnation (processus carbonique en homéopathie) et la résistance à ces processus (processus phosphorique en homéopathie). La mâchoire inférieure est liée au système héréditaire alors que la mâchoire supérieure est davantage liée au développement individuel.
Les tensions dialectiques entre ces deux forces expliquent les pathologies dentaires qui sont d’ailleurs quasi inévitables dans le cadre de toute évolution.

Question
J’ai été sensible au fait que vous puissiez dire que l’approche psychanalytique ne relève pas que de la pathologie.
Par ailleurs, j’ai le sentiment que l’homme est plus que jamais dans une fuite en avant de réussite professionnelle, financière qui lui évite de réfléchir. N’est-ce pas le fruit d’une résurgence mythique ?

Linda Gandolfi
En effet, l’inconscient n’est pas un réservoir de refoulement pathologique. Il y a une véritable dialectique entre notre conscience et l’inconscient et ce dernier est en rapport avec l’universalité des principes (notamment la mythologie évoquée plus haut). C’est en ce sens où toute information en provenance de l’inconscient est éclairante.

Si l'on regarde l'œuvre de Freud, on constate que ce dernier n'hésite pas à recourir à l'interprétation symbolique mais le contexte pathologique dans lequel se déroule la découverte psychanalytique l'éloigne de la philosophie et des processus d'évolution et l'oblige à la prudence notamment avec les cas psychiatriques.

René Gandolfi
Sur le deuxième point, toutes les civilisations sont habitées par le mythe de l'homme originel libéré de tout système d'aliénation. Ce mythe a été important lors de la fondation de l'Amérique et il est même toujours présent et ressurgit régulièrement. Sa représentation typique se retrouve par exemple par cet appel de la nature de l'homme sauvage (film tel que the Wild ou Into the wild).
On retrouve également ce thème explicité dans le livre de Tournier Vendredi ou les limbes du Pacifique qui typifie ce retour à l'homme primordial libéré de toute culture et même débarrassé de la femme, la terre mère originelle lui permettant de renaître à lui-même. Il s'agit là d'un mythe profond et inquiétant car le problème de l'homme est qu'il naît dans une culture et qu'il dépend de cette culture par la parole qui le signifie dès l'instant où il arrive au monde. Or, nous l'avons vu, ces paroles ont été jusqu'à présent paternalisantes. C'est la parole du père qui signifiait l'histoire de l'homme. Cela est terminé. Par conséquent le mythe originel est d'autant plus dangereux qu'il représente une tentation pour l'homme devant la difficulté de devoir se signifier lui-même par une parole venue de l'intérieur. Pour éviter cet écueil, l'homme doit accepter la critique de son discours et curieusement comme nous venons de l'entendre avec cette dernière question, la critique vient de la femme qui cherche toujours à mettre du sens dans les actes. Lorsqu'elle s'éloigne de son pouvoir matriarcal, la femme devient ainsi la muse de l'homme et un dialogue constructif devient possible. Mais elle doit accepter la fragilité phallique de l'homme qui peut parfois s'exercer maladroitement dans une course au pouvoir et à l'argent.

Question
Si l'homme ne sait pas ce qu'est être père, comment explique-ton le désir d'enfant chez l'homme ?

René Gandolfi
C'est essentiellement la volonté de transmettre. Ce désir s'enracine donc dans les traditions familiales où l'héritage prenait toute sa valeur, aussi bien l'héritage matériel que spirituel.

Question
Le père a-t-il vraiment jamais existé ?

René Gandolfi
Sur un certain plan on peut dire que le père n'existe pas. Dans certaines sociétés, le rôle du père dans la gestation n'était pas reconnu. La notion de paternité se construit en confrontation avec la puissance matricielle de la femme. L'histoire phallique des pères se met en place dans les hiérarchies du système indo-européen.

Question
La condition de la femme n'est pas la même dans le monde selon les civilisations mais elle est tout de même traversée par l'histoire de l'Occident. Comment peuvent se faire ces rencontres ?

Marie-Pierre Francis

L'histoire des hommes et des femmes n'étant pas la même, il est difficile de comparer le statut des femmes dans le monde. Les repères culturels sont tout autre et conduisent chacun à des situations spécifiques, y compris dans les manières que les femmes ont pour s'émanciper de la puissance paternelle.

Linda Gandolfi
Ce que l'on peut dire est que l'Occident et son système s'est imposé partout dans le monde et a influencé la position des femmes. Ce n'est que depuis quelques années que l'Occident rencontre une vraie résistance et une remise en question. Cette hégémonie était essentiellement affirmée par la supériorité du système démocratique mais on a vu que ce système pouvait cacher une hégémonie économique assez dévastatrice. On renverse moins des Etats pour leur système politique que pour récupérer leur richesse. Ainsi les femmes de tout pays n'ont pas à prendre modèle sur les femmes occidentales et ont à inventer leur destin particulier en fonction de leur culture et de leur histoire. Dans tous les cas, le problème reste celui de la place de chacun et des processus de différenciation.

Frédéric Delarge
On ne peut nier l'impact de l'Occident sur les pays du monde et le modèle que peut représenter par exemple l'Amérique même dans des pays comme l'Iran où pénètre malgré tout cet attrait pour une forme d'émancipation du poids religieux.

Camille Villet
Je pense que la question évoque aussi les couples mixtes qui se confrontent effectivement à deux cultures. Comment s'opère cette rencontre et quel est l'impact sur les enfants.

Linda Gandolfi
La situation est incontestablement compliquée et j'ai envie de dire « ça se passe ». C'est une confrontation à l'altérité qui est redoublée par l'éloignement des cultures qui suppose que cette « étrangeté » est recherchée par les deux personnes.

René Gandolfi
Une étrangeté qui permet de penser que les hommes qui tombent amoureux des femmes étrangères cherchent une autre voie phallique. Tout tourne autour de l'archaïsme matriarcal et de l'émancipation par rapport à ce matriarcat vécu différemment selon les civilisations.

Question
Je peux apporter le témoignage d'un cas précis dans la mesure où ma belle-fille est japonaise. Cela exige énormément de communication notamment sur l'éducation des enfants.

Projet pour une redécouverte de l'expérience esthétique, *par Camille Villet*

Invitée, par le Centre Pompidou, pour animer un premier cycle de rencontres entre les œuvres d'art de la collection permanente et les abonnés 18-25 ans du musée, Camille Villet a été entraînée dans une aventure qui l'a conduite à imaginer un projet de série documentaire.

Ce premier film réalisé avec six étudiants nous invite à entrer dans l'univers de Mark Rothko. Face au tableau « Untitled (Black, Red, Black over Red and Black) » de 1964, les étudiants partagent leurs regards et nous ouvrent, peu à peu, la porte de leur intériorité.
Le tableau, véritable miroir de l'âme, s'animant de leur puissance imaginaire, libère la réflexion. Le monde surgit de la toile plane et fait écho à l'être…

Cette expérience originale laisse entrevoir la dialectique subtile à même de se déployer entre une œuvre d'art et celui qui la reçoit, non plus passivement mais comme une clé de lui-même.

L'adolescence, toute une histoire, *par Catherine Montalto*

Période de passage entre l'enfance et l'âge adulte, l'adolescence est aujourd'hui vécue douloureusement, autant par les enfants que par les parents. Ce moment charnière entre dépendance et émancipation, ce moment de coupure entre deux stades d'évolution, n'a jamais duré aussi longtemps. Nous constatons de nos jours un allongement de cette période, et bien souvent une difficulté des enfants à prendre leur envol. Nous allons essayer de montrer que cette crise a des résonances précises avec la crise, la grande crise, celle que nous traversons aujourd'hui. Les adolescents vont même nous aider à la comprendre.
Un regard sur l'étymologie du mot nous donne des pistes de compréhension : le mot latin « adolescens », du verbe *adolescere* signifie « qui est en train de grandir ». Il est le fruit de la lente évolution d'une racine indo-européenne, signifiant « nourrir, élever vers le haut »[31]. Cette évolution du mot exprime bien, d'une part, un continuum, un long processus, et d'autre part, qu'une nourriture du corps autant que de l'esprit, est nécessaire à cette progression. À travers son évolution anthropologique, nous mettrons en résonance, l'attitude des adultes envers la jeunesse, dans le passé et de nos jours. Nous essayerons d'en retracer les méthodes d'éducation, les liens entre générations, afin de mettre en évidence ce qui a si profondément changé. Le phénomène d'une jeunesse ne trouvant pas sa place dans la société, n'a pas toujours existé.

L'historique nous conduit dans un premier temps vers la Rome antique, qui distinguait plusieurs périodes de l'évolution de l'homme. La première période est consacrée tout naturellement à la prime enfance. L'enfant, du latin *infans,* est « celui qui ne parle pas ».
Ce temps, de 0 à 7 ans, était celui de la vie dans la maisonnée, la *domus*, conception élargie de la famille, comprenant également les domestiques et les esclaves, sous l'autorité patriarcale. C'est lorsque le père soulève son fils de terre, à sa naissance, que l'enfant accède à l'humanité. Pour la fille, la reconnaissance consiste plus simplement à donner aux femmes, ordre de l'alimenter. La mère ou une nourrice est chargée de donner une forme au corps de l'enfant, considéré comme mou[32] et à l'état sauvage, et ce, sur le plan physique comme sur le plan moral. Cette première éducation consiste donc en un travail de nourrissage. La richesse de sens du latin « *e- ducere* » signifiant *élever, instruire, nourrir,* mais aussi *conduire hors de,* donne une image forte de la complexité de la tâche.
La 2ième période concerne le puer, entre l'âge de raison 7 ans et l'âge de 17 ans. L'enfant est considéré comme un être faible, fragile et corruptible. Cette crainte permanente explique en grande partie la sévérité de l'éducation romaine, qui vise à renforcer le corps et l'âme de l'enfant. Par exemple, il n'est pas autorisé à manger allongé et il prend des bains froids. Sa nourriture est rationnée et il dort peu. Pour les garçons, la pratique des différents exercices physiques comme le maniement des armes, l'équitation et la natation dans l'eau froide, sont destinés à l'endurcir. Le cadre de leur apprentissage reste celui de la famille, sous l'autorité du *paterfamilias.* Il décide tout pour son fils, notamment son futur métier, et pour sa fille, il doit lui trouver un mari. Le fils est formé à conserver le patrimoine familial et à devenir citoyen de la cité pour remplacer son père dans ses fonctions publiques. Il écoute son père-magister, ou son rhéteur, et les imite en tout. Il apprend autant par le jeu et que par l'exemple. *Ludus,* le jeu, désigne en latin à la fois l'école et le jeu. Le terme « *schola* » qui a donné école veut dire « loisir » ! Apprendre est alors un temps de loisir et l'enfance offre ce temps.

[31] Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, voir : aliment, nourrir et éduquer
[32] Emmanuelle Valette-Cagnac 1993 : 91-96 in : http://terrain.revues.org/1534

La transmission du savoir est comparée à un don de nourriture, le processus d'apprentissage à un acte d'absorption[33]. Retenons de ces méthodes de l'Antiquité, que, éduquer c'est nourrir, élever, apprendre par l'exemple et l'imitation, une manière d'être qui ne se fera pas sans effort. C'est l'autorité paternelle qui fait tenir la structure éducative.

La 3ème période : de 17 à 30 ans : période de l'*adolescens*

Le mot adolescence dans l'Antiquité n'avait pas du tout le même sens qu'aujourd'hui. Les termes d'*adolescens, et juvenis,* se mêlent pour désigner ceux qui s'opposent au monde de l'*adultus,* celui qui a fini de grandir. Les Romains considéraient qu'il fallait beaucoup de temps pour devenir adulte. S'il devient citoyen libre vers ses 15 ans par le rituel du port de la toge virile, il est soumis à l'autorité du père qui a droit de vie et de mort sur ses enfants jusqu'à sa propre mort. Le temps des jeux et de l'apprentissage est terminé, il peut devenir orateur, prêtre, soldat et se marier. Il entame une formation militaire, où respect de la discipline et actes de courage sont attendus de lui. Ce ne sont pas les mêmes termes qui sont employés pour la fille romaine. Son statut particulier d'épouse puis de mère, la *matrona,* est exercé dans le foyer dans le domaine de l'*economicus*. Donc, notons que chez les Romains l'*adolescens* est plus la notion d'une jeunesse adulte qui participait activement à la vie et à la protection de la cité, mais toujours soumise à une structure familiale et politique fortement hiérarchisée. Cette manière de considérer l'enfant dans l'antiquité romaine n'est pas sans rapport avec cette période d'évolution au cours de laquelle l'homme renforce les structures politiques et sociales. Elles vont le conduire à la création d'un immense empire. Il faut être à la fois unis, obéissants et forts tout en ayant conscience que l'homme a besoin de s'endurcir.

Au début du Moyen Âge, la chrétienté s'est efforcée d'effacer les traces de l'Antiquité, afin d'imposer le monothéisme. Ce qui va provoquer une grande période de flottement. Ainsi, on ne connaît aucune rigueur pour la désignation des âges de la vie. C'est le terme *« enfance »* qui est employé, et il recouvre une grande variété de personnes « sous la dépendance de » : l'enfant sous celle de son père, la femme sous celle de son mari, le paysan sous celle du seigneur. C'est donc plus une idée de dépendance qui apparaît, pour désigner aussi indifféremment le petit enfant et le pré-adulte. La vie est communautaire au sens élargi, car la famille, les voisins, les passants dans la rue sont très proches. L'enfant est mêlé très tôt à la vie des adultes qu'il aide dans les tâches de la vie quotidienne. Le passage à l'autonomie était précoce. Dès 10 ans et quel que soit son milieu social, l'enfant commence le réel apprentissage de sa condition. Il apprend le métier de son père, par l'exemple et en l'imitant, et reçoit une instruction morale et religieuse. Hormis dans les monastères, l'école médiévale est informelle, ce peut être dans la rue, dans l'église ou à sa porte, une salle de cours où tous les âges se côtoient. Elle n'est pas réservée à l'enfant. C'est la puberté qui marquait le sortir de l'enfance et l'entrée dans l'âge des responsabilités.

L'âge de 12 ans est celui de la majorité pour les filles et de la pré-majorité pour les garçons, car la puberté signifiait la possibilité de se marier et d'avoir des enfants. Les rituels religieux, tels les fiançailles, le mariage, l'adoubement, rythment les passages des moments de la vie. Le jeune homme était censé se prendre totalement en charge dès ses 14 ans, âge de sa majorité. 15 ans marquent la fin de l'enfance. Cette phase que nous appelons aujourd'hui "adolescence" correspondait, au Moyen Âge, à l'entrée dans une vie d'adulte en formation continue. Les garçons deviennent paysans, apprentis, le fils de noble devient écuyer ou valet, le fils de bourgeois entre à l'Université. Il était pourtant possible de s'instruire quel que soit sa condition sociale et, nombreux étaient les *escholiers* de 14 à 25 ans qui parcourent la France, voire l'Europe ! La vie intellectuelle du Moyen Âge fut d'une grande richesse, illustrée par l'enseignement des Arts libéraux dispensé dans les écoles monastiques, et la naissance, à partir du XIIè siècle, des Universités, telles Paris, Montpellier, Bologne, Padoue ou Oxford.

[33] Emmanuelle Valette-Cagnac, article cité

Le Moyen Âge marque donc une longue période, au cours de laquelle l'homme tente de s'ériger de sa condition, essentiellement grâce à l'appui de la religion. L'enfant est alors adulte avant l'âge, soulignant ainsi la volonté inconsciente de s'élever au plus vite.
Nous ouvrons le moment de la Renaissance par une citation de Rabelais qui explique la création du nom du fils de Gargantua, Pantagruel. « *Et parce qu'en ce jour naquit Pantagruel, son pere lui imposa tel nom : car Panta en Grec vault autant dire comme tout : et Gruel vault autant comme alteré, voulant inferer qu'à l'heure de sa nativité le monde estait tout alteré* ».[34]
C'est donc en toute conscience, et bien avant la psychanalyse, que Rabelais nous propose un Pantagruel qui devra à la fois garder son unité, tout en se laissant « altérer » par le monde. Le point de vue de l'individualité se précise dans la dialectique avec l'autre. La Renaissance verra se structurer l'enseignement. C'est le développement des Universités et des traités sur l'éducation, la notion de classe d'âges apparaît. On constate une grande érudition de la jeunesse au 16ème et 17e siècle. Les enfants, même de classe moyenne ou inférieure, acquièrent une somme considérable de savoirs. Il n'est pas rare de voir des aspirants de marine, des enseignes et des capitaines de 14 ans, ou des docteurs en Droit de 18 ans ! Ils étaient nombreux à parler plusieurs langues. Pour se distraire des longues journées de classe, ils lisaient Sophocle, Aristophane ou Démosthène. D'autres à 10 ans, connaissent tout Homère par cœur ![35] Qu'est-ce qui explique cette somme de savoirs, si jeunes ? Le nombre restreint des matières ? La sévérité de l'enseignement ? Il est clair qu'une contrainte est nécessaire. Notons que chez Pantagruel le lever est fixé à 4h du matin et le coucher à 23h !
Nous voyons là que la nourriture, si elle est physique et matérielle, — et quelle mère n'a pas constaté que son adolescent dévore comme quatre —, elle est également intellectuelle et spirituelle. L'œuvre de Rabelais illustre cet âge où s'exprime une soif de connaissance. L'enfant a envie de tout absorber, son esprit s'ouvre au monde de manière extraordinaire à la manière des hommes de la Renaissance eux-mêmes. Il y a un réel appétit, et il faut nourrir cet appétit. La connaissance, qui passe aussi par les sens, devient alors pur plaisir. Cet investissement intellectuel très intense, et surtout précoce se passe à la sortie du Moyen Âge, moment où l'homme occidental s'ouvre à un immense champ de la connaissance avec la redécouverte et l'exploration des textes Grecs et latins de l'Antiquité. Retenons de cette période, que l'adolescence se dessine comme un chemin à parcourir, un chemin de relecture du passé, pour s'engager vers un futur, un projet de vie.

La naissance proprement dite de l'adolescence, ce temps de l'opposition, naît en pleine période romantique et ce n'est pas un hasard. La période romantique sera sans doute la première à donner une place spécifique à la jeunesse et à lui accorder un véritable crédit.
Selon Philippe Ariès[36], l'émergence du concept d'adolescence s'inscrit dans nos sociétés, au cours du 18e siècle, à partir d'un nouveau « sentiment bourgeois de l'enfance ». Une mutation que renforceraient la scolarisation obligatoire et le souci de faire réussir l'enfant comme valeur patrimoniale. Une définition du mot « adolescence » apparaît dans Le Littré et le Larousse en 1835 précisant qu'il *« ne se dit guère qu'en parlant des garçons »*.
La Révolution française et les idées du siècle des Lumières, murissent et se propagent. Cependant, un mouvement artistique et politique, venant d'Allemagne et d'Angleterre, prend position contre la raison et le rationalisme issu des Lumières. Il s'agit d'une intuition que porte la jeunesse romantique, intuition d'une perte de sens que va provoquer la modernité et le monde technique. Dans un désir d'émancipation et de liberté, cette jeunesse accorde une place importante aux sentiments, sentiments de soi, et de la nature. Le romantique oppose sa

[34] François Rabelais, *Pantagruel*, Points Histoire, 1973
[35] Patrick Huerre, *L'adolescence n'existe pas*, Odile Jacob, 1997
[36] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Point histoire , 1975

subjectivité à la raison, guide infaillible des classiques. L'intériorité de l'être se met en place et s'exprime. L'adolescent s'autorise à défendre sa position, son point de vue. La crise, l'opposition, le refus, s'origine dans le mouvement romantique qui semble pleurer un monde qui s'éteint. L'opposition prend une forme poétique et maladive. On meurt jeune, comme si ce monde n'avait plus aucune valeur au regard du monde de l'enfance. « *Mais l'ancien monde touche à sa fin ; ses jardins riants se flétrissent, les dieux s'en vont avec leur suite, et la nature reste déserte et sans vie. Le charme de l'existence tombe dans des paroles obscures, comme on voit la fleur s'en aller en poussière ; la croyance est loin, et avec elle, la vive, la puissante imagination.* »[37] écrit Novais dans l'«Hymne à la nuit ». Pour comprendre la crise actuelle il est indispensable de garder cette origine en tête. Aujourd'hui, le Romantisme n'est plus qu'un lointain souvenir, on ne meurt plus de tuberculose à 20 ans, la modernité a pris le dessus. La première partie du XXè siècle a connu deux guerres terrifiantes qui ont décimé la jeunesse, mais elle a eu le temps dans l'entre deux d'inventer la contestation. C'est essentiellement la jeunesse qui est à l'origine de mouvements comme le surréalisme ou le dadaïsme qui critiquent fortement la société. L'après-guerre et la reconstruction vont amener une société plus protectrice et, plus questionnante, avec aussi, l'apport de la psychanalyse. Freud mettra en lumière les différents stades d'évolution de l'enfant, avec le premier socle narcissique constitutif de l'être.

Mai 68, est sans aucun doute l'aboutissement de cette lente mutation qui a creusé cet espace entre l'enfance et l'âge adulte. Tout se passe comme si quelque chose devait se produire dans ce moment particulier, où l'homme doit devenir adulte. La caractéristique de l'adolescent en crise était jusqu'alors sa remise en cause du système. Il s'agit moins aujourd'hui d'une révolution que d'une esquive. Qu'est-ce qui se dit ?

- Un refus de grandir, avec une propension très claire à prolonger l'état d'« enfant ».
- Un refus de sortir de la jouissance.
- Un refus de prendre ses responsabilités.
- Un refus systématique de la contrainte.

Le fameux syndrome Tanguy illustre ce refus d'entrer dans le monde des adultes. La crise démarre plus tôt : dès 10 ans avec la pré-adolescence, se prolonge bien au-delà de 18 ans et surtout elle se « pathologise » avec les nombreuses hospitalisations d'urgence en pédopsychiatrie. (Bouffées délirantes, tentatives de suicides notamment). Devant le nombre croissant d'enfants agités, s'est développé toute une terminologie foisonnante de dysfonctionnements : tous les dys… dyslexie, dyspraxie, dysphasie, dyscalculie, dysorthographie…, divers troubles anxieux et du comportement, phobies sociales ou scolaires. Le recours à l'explication pathologique est trop souvent réclamé par les parents dépassés par ces difficultés. Les pédopsychiatres sont débordés et demandent une coopération de tout le réseau social et scolaire. C'est donc une demande de prise de conscience de tous les intervenants de la société qui est sollicitée.

Et si les deux crises, celle de l'adolescent et celle de l'adulte, se rejoignaient ? Que dit ce mal-être ? Cette jeunesse, pourtant tant aimée, nous dit-elle quelque chose ? Les adolescents n'ont jamais été aussi résistants, jamais aussi peu explicites de leur rébellion, comme s'ils n'y croyaient plus. Mais qui n'y croit plus ? Eux ou nous ? Les luttes ne sont plus politiques mais ramènent plus à une question sur le sens de la vie. Qu'est-ce que vivre ? Pourquoi ? Les jeunes « no future » sont devenus les « no life » ; *in fine*, n'est-ce pas encore et toujours un d'un questionnement sur la mort ?

Dans un premier temps, on pourrait être tenté de donner raison à ces adolescents quand on voit les difficultés des adultes. Les Romantiques n'avaient-ils pas raison quand ils nous prédisaient un monde sans âme ? Le cadre extérieur des Institutions, de la politique, de la

[37] Novalis, *Hymne à la nuit*, Nouvelle revue germanique, nº 14, 1833, p. 238

famille n'existe plus. Le nouveau cadre intérieur, d'une éthique personnelle, individuelle est en pleine construction et peine à se structurer. Quels sont les repères à suivre pour les adultes, et à quoi les adolescents peuvent-ils s'opposer ? L'attitude régressive des adolescents devient un symbole : le symbole de l'impasse des adultes. Mais, au juste, qu'est-ce qu'un adulte ? Nous avons tous à répondre à cette question aujourd'hui. Ici, l'analyse pragmatique peut nous aider à mettre en lumière quelques voies de réflexion.

La fameuse question: « à quoi ça sert ? » est souvent renvoyée à l'adulte par l'adolescent qui refuse d'obéir. Elle se traduit par « à quoi ça sert la vie ? ». Les parents, mais aussi les éducateurs, les enseignants, toute personne encadrant l'enfant se sentent démunis face à cette question. Ils doivent pourtant y répondre, être adulte ça commence en effet par donner des réponses. Pourquoi est-ce si difficile ? En fait, cela nous renvoie à notre propre questionnement et nous contraint à faire face :

- à notre propre enfance et à notre désir de ne pas la quitter : la mode adolescente copiée par bien des adultes est révélatrice de cette fascination pour la jeunesse. C'est le « syndrome de Peter Pan » ! Les jeunes n'ont plus le privilège de la jeunesse ! Souvent mal à l'aise dans leur corps, la rivalité sur le terrain du physique leur fait violence, ou érotise trop la relation à l'adulte. Pour être jeune, il faut bien que les autres ne le soient pas, il faut bien se différencier, se construire au regard d'un autre modèle de vie exemplaire.

– faire face à nos responsabilités : les parents sont responsables, nous sommes responsables, ce qui ne veut pas dire coupables. Nous transmettons à nos enfants, en positif ou négatif, nos propres problématiques familiales que nous n'avons peut-être pas su comprendre. Revisiter le passé, l'enfance, afin de mieux entendre les questions posées par les adolescents n'est plus uniquement l'affaire de la thérapie. Il s'agit de comprendre un processus d'évolution, un processus de transmission dont nous devons nous émanciper et surtout émanciper nos enfants. Nous sommes aussi convoqués à dialectiser les positions paternelle et maternelle afin de s'entendre, sur une éducation commune.

– faire face également au problème de la séparation, si difficile à admettre par les parents. Après avoir tant aimé et choyé son enfant, n'est-ce pas si douloureux de devoir s'en séparer ? D'autant que l'adulte devra être l'artisan de ce départ vers l'autonomie. C'est tout le travail de l'éducation qui réclame un savant dosage. Le parent posera des limites progressives, adaptées à l'âge et devra s'y tenir. Poser des interdits et s'y tenir. C'est pour les parents un véritable travail de structure à s'imposer à eux-mêmes, afin non seulement de donner l'exemple, mais de montrer le chemin de l'état adulte. La finalité n'est pas du tout de se faire obéir, elle est de laisser la possibilité d'un entre-deux, entre l'enfant et l'adulte, espace informant, voire pédagogique pour tous. En comprenant leur mal-être, nous comprenons le nôtre, et en cherchant des solutions pour eux, nous les trouvons pour nous-mêmes. Cet espace pourra donc permettre une parole d'amour éducative. L'éducation d'un enfant n'est plus une évidence. Une nouvelle parentalité est en marche, avec la nouvelle répartition des rôles dans le couple. Prenons garde de ne pas faire porter aux adolescents une responsabilité que nous, adultes, devons assumer. Autrement-dit, nous serions en quelque sorte, nous aussi, en train de sortir de l'adolescence pour devenir adultes, sommés de grandir, de considérer nos erreurs et de redonner un sens crédible au monde que nous leur proposons.

Du royaume maternel à l'épée du père, *par Frédéric Delarge*

L'échec scolaire est devenu depuis une dizaine d'années, sous le terme du décrochage scolaire l'alpha et l'oméga du discours éducatif. Il semble impossible à éradiquer alors que moyens matériels et politiques éducatives et scolaires se succèdent. Est-ce la faute des enseignants trop peu impliqués, si peu pédagogues? Est-ce l'insuffisance des moyens déployés par les ministres ? Est-ce l'abandon de l'autorité par les parents et la société ? Ou l'omniprésence des médias et des écrans dans la vie des jeunes ? Chacune de ces explications renvoie à la croyance que le cadre institutionnel et les méthodes pédagogiques font obstruction à l'apprentissage et que donc l'échec scolaire est de l'ordre de la cognition.
Si l'on tente d'écouter le discours des élèves quand nous les recevons en tutorat je crois que nous pouvons abandonner ces pistes : l'échec scolaire, s'il est honnêtement constaté, est rarement un problème cognitif. Il n'est que le symptôme, chez l'enfant ou le jeune, d'une difficulté à grandir, à s'extirper des relations familiales et de leur transmission inconsciente. Les difficultés de compréhension, d'attention et d'apprentissage ne sont alors qu'un symptôme et non la cause d'un arrêt. L'échec scolaire comme disfonctionnement ne relève pas, dans son fond, de l'école mais d'une transmission qui s'est arrêtée dans nos familles, toutes les familles, Ce sera cette piste que nous explorerons dans une première partie.
Faire un tel constat doit nous obliger à remettre la transmission et l'éducation en route. Cela exige de prendre des chemins adaptées aux enjeux de notre époque qui s'appuient sur le stade de développement anthropologique où nous nous situons. Aucun retour en arrière n'est possible. Le paradoxe est que ce sont dans les mythes les plus anciens que nous pouvons découvrir les schèmes explicatifs et les voies actives qui nous disent, dans leur universalité même, ce que nous devons faire. Nous avons donc choisi ce grand mythe du héros grec Héraklès qui suggère l'ampleur de la tâche qui nous attend.

L'échec scolaire : impasse dans la transmission

Sur quoi se basent les spécialistes pour connaître cet échec ? L'évaluation du phénomène est mal assurée. Souvent l'on retient le chiffre donné par l'Insee des jeunes qui ont quitté la formation initiale avec au plus le brevet, soit environ 140 000 décrocheurs qui représentent donc quelques 17% d'une cohorte. Les chercheurs font remarquer que les interruptions de scolarité se concentrent sur les 16-18 ans... les adolescents donc.
A vrai dire le discours sur l'échec scolaire est plus nuancé que celui de notre accroche introductive : des spécialistes comme Gérard de Vecchi (Maître de conférence en sciences de l'éducation) reconnaissent avec lucidité que le problème est multi-factoriel et engage au-delà de la dimension cognitive le socio-économique, l'affectif, la santé mentale, l'institution scolaire, le politique, et ils suggèrent de refonder l'école car « toutes les dimensions du problème doivent être abordées en même temps ». Derrière cette analyse qui semble marquée par la volonté de prendre le problème et le jeune dans sa globalité nous nous contentons encore, me semble-t-il, d'un découpage heuristique qui n'arrive pas à analyser la situation d'échec scolaire dans une dynamique anthropologique. Catherine a montré l'apparition puis l'évolution du terme d'adolescence. Je propose de regarder l'échec scolaire au travers de cette transformation de l'humain : la mise en échec scolaire est une manière pour les adolescents de nous avertir qu'il faut maintenant passer à une autre étape de notre devenir, c'est le monde lui-même qui doit faire le saut vers l'âge adulte alors qu'il refuse de voir et prétend rester en arrière.
Aujourd'hui l'entrée dans l'âge adulte passe par l'école. C'est une longue évolution qui nous a mené là. Elle débute au fond dés l'âge grec pour qui l'éducation est un choix philosophique et politique. Mais ce qui nous intéresse plus directement est le développement de l'école.

L'école actuelle naît à la renaissance. Les jésuites auront pour cela une impulsion décisive : ils séparent en classes d'âge à instruire alors que jusque là le moyen âge avait mélangé, dans le cadre des facultés, toutes les tranches d'âge. La classe est née, l'école moderne et ses méthodes s'installent lentement. C'est relativement tôt que certaines couches sociales comprirent que l'éducation était la voie d'une promotion. Ainsi l'accès à la prêtrise et la cléricature était un moyen fréquent de sortir de sa condition en accédant à l'instruction au XVII ou XVIII siècle. Cette idée qui paraît moderne n'est en soi pas vraiment nouvelle. Cependant elle n'englobait pas toute une société, toutes ses couches sociales et toute la jeunesse.
C'est évidemment au XIXème siècle, après les lumières révolutionnaires et philosophiques, que progressivement, avec la IIIème république, germa l'ambition d'étendre le savoir à toutes les classes d'âge. Le savoir devint la clé d'une émancipation du jeune par rapport à sa famille et marquait l'accès à la citoyenneté éclairée et simultanément la possibilité de s'élever hors de sa condition sociale. Les hommes qui firent en ses débuts la IIIème république sont le reflet de cette double ambition (Jules Ferry, Gambetta, ...). Ils tenteront, avec un grand succès dans le principe, plus de lenteur dans les faits, de transmettre les voies de leur propre réussite, qui fut éclatante.
Au fond le collège unique (1975), puis l'extension du bac hors des matières académiques traditionnelles (1985) avec les matières professionnelles ne sont que le prolongement de ce rêve d'une éducation partagée, pour tous. Le système scolaire, le secondaire en particulier, reste encore très imprégné de ce grand mythe républicain qu'il faut à la fois saluer et nuancer. Les enseignants comme les parents y restent très sensibles et attachés.
Ainsi l'épreuve de transition entre l'enfance et l'âge adulte s'est donc entièrement déplacée vers les études, l'apprentissage d'un métier, une recherche de diplôme. Mais cela a engendré une forte tension sociale qui, jour après jour, conditionne l'éducation et emporte l'enfant dans des attentes, conversations, centres d'intérêt où parents et éducateurs les somment de chercher leur voie, de choisir une filière de formation et un métier, de préférence protecteur et bien rémunéré. Car les adultes eux-mêmes n'ont d'autres perspectives qu'une compétition professionnelle croissante sans retour sur le sens de leur vie et les valeurs qu'ils veulent y déposer. Du coup ils projettent sur leur enfant une image idéalisée, c'est-à-dire figée. Les adolescents la refusent. Catherine nous a montré que nous avions atteint une période de « sénescence de l'adolescence » : ce n'est plus l'esprit contestataire et révolutionnaire de mai 68 qui souffle mais un repli massif qui nous crie « Je ne veux pas grandir ».

Ainsi Joséphine, redoublante de seconde et pourtant en queue de classe qui me dit : « L'école revient dans toutes les conversations, c'est systématique ». Quand je suggère pour alléger le poids et la lourdeur de sa journée scolaire de prendre un temps de dialogue avec ses parents elle répond : « Je ne vois pas de quoi je pourrais parler avec eux » et ajoute à propos de sa mère « elle est carriériste ». Pour des raisons opposées, le père étant ouvrier et la mère cadre dans une administration, les parents dans leur mobilisation accordent à l'école et à son savoir pratique une place déterminante.
La puberté est l'âge où tout est remis en jeu, les parents et leurs choix de vie perdent leur autorité, il faut inventer pour soi autre chose. Les conversations familiales ici ne mènent à rien qu'à reproduire un projet de réussite sociale et économique. L'ouverture qu'attend l'adolescent se ferme sur une répétition. Mettre en échec le discours et les valeurs des parents passe alors par l'échec scolaire. Cependant il faut analyser les choses dans plus de profondeur : ce ne sont pas ces parents là qui sont en cause. Dans leur singularité ces parents dévoilent le mouvement universel qui emporte nos sociétés et que le mythe va révéler : nous avons une obligation d'élargir notre conscience par un travail sur nous-même comme le fait Héraklès. Les adolescents en s'arrêtant dans l'échec nous pointent que nous nous sommes

arrêtés anthropologiquement à un stade de la conscience qui reste archaïque. Nous sommes devant l'obligation d'un sursaut : ce sursaut représente une tâche herculéenne. Reprendre l'école sera chez le jeune, s'il est entendu par sa famille, la mise en route des uns et des autres vers ce surcroît de conscience.
Ainsi Pascaline dont les parents sont séparés et qui vient me voir avec son père. Un homme très attentif et soucieux de son avenir mais qui professionnellement est très souvent à l'étranger. La mère également est fréquemment en voyage. L'un a refait couple avec l'amie de l'autre. La fille vagabonde depuis longtemps entre les logements et à la question de ses souhaits d'avenir répond « Architecte d'intérieur ». Le père abonde sur son goût. Il y a là sûrement la fierté d'un métier reconnu. Pourtant elle a un doute : aimer faire des plans, tracer des espaces, imaginer des installations et des décorations pour une jeune fille ballottée c'est exprimer le besoin d'une structure et d'une stabilité, d'un cadre. Non un goût propre pour l'architecture. Manifestement l'absence de cadre détermine ses propres difficultés au lycée. Nos cadres d'adultes se sont effondrés et les parents ici ne savent plus que faire, comment orienter et responsabiliser leur propre existence, mais c'est chez Pascaline que les problèmes posés s'inscrivent et que l'inconscient cherche des solutions .
La bienveillance est devenue un mot d'ordre dans les relations privées. On ne peut que s'en féliciter au regard de ce que fut une éducation autoritaire qui n'a pas hésité au XIXème et XXème siècle à tomber dans la brutalité. Mais cette bienveillance devient souvent un laisser-faire qui oublie qu'il faut tout à la fois un cadre et une direction. Car l'adolescent doit pouvoir à la fois s'affronter aux parents et s'appuyer sur leurs discours et leurs choix. Pascaline s'est fixée un planning de travail scolaire. Pour le tenir elle demande de manger à heure fixe avec le parent dans le but d'entretenir un dialogue, une relation et une respiration. Cette demande simple, qui peut organiser la vie de famille, n'a pas été reçue d'emblée. Il lui a fallu insister. Les parents aujourd'hui n'ont pas encore pris conscience de leur responsabilité dans la construction de l'enfant, du moins que cette responsabilité ne se limite pas à un accomplissement matériel et quelques encouragements verbaux, mais se trouve d'abord dans un cadre cohérent habité par du dialogue et de l'amour.
Ainsi Antoine, 15 ans, en décrochage scolaire qui ne supporte pas la moindre contrainte ou frustration, refuse bien sûr la moindre attention soutenue ou activité imposée. A côté du lycée il n'hésite pas à faire 4 heures de salle de sport dans sa semaine. Il est très satisfait du tutorat que je lui propose : jamais je ne parle apprentissage ou méthodes de travail et selon ses propos cela lui permet de parler librement et donc d'être écouté. Plus qu'entretenir un dialogue adulte, absolument indispensable, je fais des choses avec lui : aller au musée par exemple et échanger sur les œuvres exposées. Il me semble que si un face à face s'impose il faut lui adjoindre un côte à côte qui ne peut exclure les questionnements et les doutes de la part de l'adulte. C'est le propre même d'un travail de conscience.
Encore dans les bras d'une mère qui l'a élevé seule, ne connaissant pas son père, il n'attend que le plaisir et la satisfaction la plus immédiate sans jamais se projeter dans un avenir ni accepter l'effort. L' adolescent en échec scolaire renvoie à ses parents leurs propres impasses de vie. Où est ce père inconnu qui n'a pas désiré reconnaître Antoine et qui aurait pu lui ouvrir des voies de vie en l'accompagnant? On peut penser que si les parents se mettent au travail l'adolescent pourra quitter sa propre fixation inconsciemment organisée dans l'échec scolaire. Au-delà des parents d'Antoine c'est la position de tous les parents et éducateurs qui est remise en jeu : bien sûr nous sommes les agents de l'intégration sociale et professionnelle, mais est-ce cela la responsabilité profonde d'un adulte ? Etre éducateurs c'est accepter un travail de conscience nouveau, c'est accepter de prendre à bras le corps, par nous-mêmes, les travaux d'Hercule. C'est s'orienter vers une recherche de plus d'Etre que le mythe va nous traduire en terme d'héroïsme et de divinisation.

Evidemment les parents doivent être plus conscients des nécessités de la construction de leur enfant. Mais ils doivent aussi entrer dans leur propre dynamique intérieure de transformation. Singuliers les travaux sont seuls la porte ouverte vers l'âge adulte. Le mythe peut nous y aider. Si l'adolescent est un Héraklès en puissance, la mère doit devenir à ce stade une Héra et le père un Zeus agissant.

Heraklès, héros puissant et civilisateur

Le héros grec par excellence !
Celui qui par ses actions répétées fait sortir de la barbarie et de la sauvagerie l'univers grec. Ce n'est pas un Rambo antique, adepte des exploits musclés. Héraklès pacifie les pays qu'il traverse, tue dragons, géants et bandes de brigands qui diffusent la terreur et l'insécurité, puis il bâtit des villes, érige des temples, inaugure de nouveaux cultes. Il purifie la terre et le monde des hommes des pulsions archaïques pour les civiliser. Héraklès est le symbole même du travail nécessaire sur soi qui amène à une transformation source d'un plus de conscience. C'est vers cela que je voudrais vous amener.
Quelques repères préalables :
- Héraklès se nomme à l'origine Alcée (= le puissant) ou Palaémon (= le lutteur). Héraklès est symbole de la virilité, c'est-à-dire de la combativité qu'il manifeste dés le berceau quand il étrangle de ses mains les deux serpents envoyés par Héra pour le tuer. Il est le conquérant de son indépendance et héros civilisateur, dans le respect des lois des Dieux, de Zeus, le seul qu'il craint véritablement. Conquérant il n'est pas un fils révolté comme le furent les dieux contre les titans mais un fils à l'écoute de la parole que le père transmet. En retour le mythe dit combien Zeus était fier de son fils dont il avait longuement médité la création et dont il avait choisi avec beaucoup de soin et de respect la mère, Alcmène.
- C'est l'oracle de Delphes qui transforme son nom sur la suggestion de Zeus. Héraklès signifie « Gloire d'Héra » et a donné étymologiquement origine au mot héros.
- Héraklès a un demi-frère jumeau, Iphiclès, fils de son père adoptif Amphitryon. Comme pour déjà signifier la double ascendance de l'homme : humaine et divine. Mais une ascendance qu'il lui faudra reconquérir et ce seront ces multiples travaux qui le mèneront ultimement à l'Olympe.
- Héraklès est poursuivi constamment par la vindicte d'Héra. La sœur et femme de Zeus tente toujours de se venger des conquêtes de son époux et de leurs descendances. La figure maternelle peut prendre plusieurs formes : la mère qui engendre et met au monde donnée par Gaïa ; mais elle est aussi la mère adoptive et bienveillante à l'égard de sa progéniture comme Rhéa ; elle devient celle qui rejette, repousse l'adoption et met ainsi à l'épreuve les enfants en les obligeant à s'émanciper du giron, c'est la figure d'Héra.
- Héraklès a reçu une éducation très complète. Education dans le maniement des armes, la lutte et la boxe, la conduite de char ; les arts aussi qui formeront la culture grecque tel l'astronomie, la musique, la philosophie.

Un début d'existence sous le signe de la colère
Un épisode capital le voit tuer lors d'un coup de colère son maître Linos qui voulait le réprimander. Le jeune adolescent qu'il est ne contrôle pas encore sa force. Dés lors il doit quitter Thèbes où sa famille réside. Son père lui impose un exil dans une ferme, à la montagne. Ce retour à la nature, la nécessité d'exercer son corps, d'en prendre ainsi les dimensions est une étape souvent nécessaire pour dompter les nouvelles forces de vie qui émergent. Mais maintenant à ses 18 ans il lui faut quitter la ferme et prendre son indépendance : c'est l'émancipation du monde maternel. Cela exige d'affronter le monde et de grandir soi-même avec courage, audace, ténacité. De tout cela il ne manque pas. Il parcourt

alors le pays et commence par tuer le lion de Cithéron puis venge Thèbes d'une défaite subie contre les myniens. C'est à ce stade qu'il devient déjà célèbre et qu'il peut, en récompense, épouser la fille aînée du roi de Thèbes Mégara. Avec elle il eut des enfants appelés les Alcides.

Héra, dépitée de sa réussite et toujours jalouse d'un mari coureur, provoque sa folie. Il s'attaque alors à ses fils qu'il prit pour des ennemis, les abattit et les lança dans le feu. Sans doute aussi tua-t-il son épouse. De là surgissent les célèbres « 12 travaux d'Hercule » qu'Eurysthée, son cousin, roi de Mycène lui imposa sur ordre de l'oracle de Delphes et avec l'accord de Zeus. Héraklès aurait pu aisément se soustraire aux travaux. Sa grandeur est autant dans cette acceptation de la volonté divine que dans la réussite même des travaux. Il renonce à sa volonté propre pour obéir et exécuter. Il n'est pas, à ce stade, cet homme libre qu'affectionnaient les grecs mais soumis, dans une posture servile. N'est-ce pas une loi universelle : pour grandir l'homme doit renoncer à sa volonté et désir propre pour écouter la voix du Dieu (l'oracle de Delphes). Les travaux représentent l'ascèse nécessaire à la maturité.

La vindicte de la mère, fusse-t-elle adoptive comme Héra, lui enjoint de renoncer à un premier foyer, à son installation trop précoce comme roi, à une apparente et fausse « normalité » conjugale et familiale, pour poursuivre ses combats et faire en même temps œuvre de purification. Certes ses premières actions étaient considérables mais pour un héros de la trempe et la grandeur d'Héraklès elles restaient fragiles et incomplètes pour lui permettre de donner sa véritable mesure. La folie peut être lue comme une perte temporaire de sens pour l'obliger à poursuivre les tâches qu'il doit accomplir par lui-même, en lui-même. C'est la nécessité symbolique pour l'adolescent de ne pas s'installer trop vite, et accepter d'aller au bout de soi-même et de son affrontement sans trop écouter le discours commun, parental ou sociétal. La folie c'est cette partie « autre » en nous, à la fois présente et invisible, et qu'il nous faut intégrer avec conscience. Cette altérité doit s'acquérir, se conquérir, donc se payer. Se payer par des travaux.

La folie peut aussi se comprendre comme la nécessité de se retourner sur ses actes. Héraklès possède déjà un certain niveau de conscience mais il est toujours dans l'impulsivité de la jeunesse. Les circonstances intérieures ou extérieures, parfois très douloureuses, nous poussent à la solitude, à la réflexion, à une plus grande maîtrise de nous-même. L'adolescent doit se comprendre et se prouver.

Les travaux à l'adolescence représentent les multiples tâches nécessaires pour permettre de s'éloigner de la famille originelle et fonder la sienne en propre. Ce que nous pouvons prendre au sens réel comme au sens symbolique : les travaux sont alors les dimensions de la conquête par Héraklès de son Etre. Par les 12 travaux, et beaucoup d'autres qui suivront, il se hisse au niveau du père : il devient héros, c'est-à-dire un demi-Dieu, dont la mort et l'accès à l'Olympe, imposé par Zeus aux autres dieux confirme l'interprétation.

Le caractère presque impossible des travaux d'Héraklès marque la lutte contre les forces sauvages, la pacification des puissances inconscientes, des pulsions désordonnées, pour les civiliser, les organiser, les mettre au service des hommes et des dieux. Héraklès est continuellement soutenu par Athéna. Athéna est la déesse casquée sortie toute armée de la tête de Zeus. Dès qu'Héraklès fléchit et invoque son père, celui-ci le confie à sa fille. La déesse guerrière est aussi la déesse du savoir, de la sagesse qui chez les grecs est au fondement de la civilisation. Retenons que se civiliser n'émerge que par un combat dans lequel l'adolescent doit transmuter sa puissance en Etre. L'Etre est au fondement de connaissances plus profondes et d'œuvres créatrices nouvelles, il ouvre de nouvelles perspectives et organise de nouvelles formes de vie collective.

Les douze travaux

On peut, bien que très brièvement, s'arrêter sur la symbolique du nombre. Douze est le nombre d'un accomplissement, produit du trois qui mesure la dynamique interne et du quatre qui manifeste la plénitude. Douze travaux réaliseront les douze étapes nécessaires à un accomplissement humain en marche vers l'héroïsation.

Le premier des 12 travaux concerne le lion de Némée. Bête gigantesque il avait une peau que rien n'entamait. Héraklès l'attaqua successivement avec son arc, son épée, sa massue sans aucun succès. Il engagea alors la lutte à bras-le-corps et réussit à l'étouffer. Il écorcha l'animal et s'en fit une armure, la tête du lion le couvrant d'un casque. On voit là la capacité à se donner une première nouvelle peau sous la forme d'une cuirasse protectrice et invincible. Mais y parvenir exige un corps à corps et non l'usage d'artifices instrumentaux. Ainsi il manifeste, et s'approprie à la fois, les qualités du lion : le courage, la force,

Chacun des douze travaux correspond ainsi à une forme de travail et d'acquisition intérieure par la victoire. Tel est un héros.

L'hydre de Lerne marque l'imagination débordante mais aussi dévorante (les 7 têtes) provenant du monde marin et maternel qu'il lui faut trancher par l'épée et le feu.

La biche de Cérynie est notre côté tendre, sauvage, instinctif, qu'il nous faut domestiquer en le poursuivant et le fatiguant sans relâche. Aussi marque-t-elle la tentation de la fuite inlassable dans une nature primitive. Ce côté s'oppose à la pensée stratégique et la rigueur athénienne.

Chargé de chasser et ramener le sanglier d'Erymanthe, Héraklès doit en même temps combattre les centaures symboles d'une humanité encore archaïque qui ne parvient pas à dominer ses forces instinctuelles brutales ranimées ici par l'odeur du vin.

Les écuries d'Augias sont les déchets et scories de notre histoire et de celle de l'homme accumulés en nous par négligence et paresse et qu'il faut nettoyer. C'est aussi la marque de l'avarice extrême qui préfère l'odeur pestilentielle à un décrassage coûteux et exigeant.

Les oiseaux de Stymphale sont les nombreux parasites invisibles que notre esprit accumule et qui nous rongent la tête selon le mythe. C'est par des flèches adroitement ajustées qu'Héraklès les éliminent un à un.

Il dut ensuite ramener le taureau de Crète, fils de Poséidon, qui ravageait le pays. L'archaïsme des pulsions brutales qui nous assaillent et que nous devons redresser.

Le roi de Thrace Diomède régnait sur le peuple belliqueux des bistoniens. Il avait des juments anthropophages qu'il nourrissait de la chair de ses visiteurs et des étrangers égarés. Les domestiquer revient à rejeter notre narcissisme primaire pour s'ouvrir à l'autre et devenir l'hôte qui sait accueillir.

Le neuvième travail consistait à ramener à Mycènes la ceinture d'or de la reine des amazones Hyppolité donnée par Arès leur père. Les amazones représentent la femme sauvage et chasseresse, peu contrôlable, qui refuse une féminité séductrice et la maternité d'adoption en s'éloignant des hommes.

Géryon, considéré comme l'homme le plus fort de la terre, avait un troupeau de bovins d'une très grande beauté sur une île près de l'Océan. Le troupeau est un symbole de richesse et de tous les excès à combattre. Héraklès entreprit ici un voyage aventureux pour le trouver et le ramener montrant la nécessité de quêtes lointaines, pleines de détours et de risques, d'obstacles et de combats, de jalousies et d'envies. La possibilité de se perdre n'est pas à exclure, au contraire.

Les pommes d'or des Hespérides étaient un cadeau de Gaïa à Héra pour son mariage. Les Hespérides, filles d'Atlas et nymphes du soir, vivaient dans ce jardin et pour que les pommes ne soient pas volées, Héra fit garder l'arbre par le serpent Ladon. Dans la version d'Apolodore prendre les pommes suppose une véritable initiation spirituelle d'Héraklès, en

16 nuits successives avec chacune des 4 Hespérides. Seule condition pour affronter le serpent et cueillir les pommes symbole de l'ultime savoir et de l'immortalité.
Le dernier des travaux, le plus difficile dit le mythe, consiste à enlever Cerbère de l'Hadès. Cerbère, le chien à trois têtes, empêche les vivants d'entrer et les ombres de sortir. Il est le gardien des limites, la porte qui empêche la circulation des mondes. Héraklès doit, pour ainsi dire, domestiquer les forces inconscientes. Orphée avait déjà tenté de revenir des enfers pour en reprendre Eurydice. Il avait entrepris de charmer par sa musique Cerbère qui releva alors sa surveillance, mais il a manqué du courage viril nécessaire pour ne pas regarder trop tôt en arrière. Orphée est encore trop du côté féminin. Héraklès, quant à lui est plus viril et va réussir mais c'était avec la condition suivante : n'utiliser aucune arme, ni sa massue, ni son arc. Comme avec le lion de Némée c'est à main nue qu'il réussit en étouffant Cerbère suffisamment pour qu'il cède et qu'il puisse, soumis, être traîné hors du tartare. C'est par sa seule force que l'épreuve doit réussir, compter exclusivement sur soi-même. La réussite c'est la capacité et la puissance intégrée, nouvelle, de l'adolescent pour affronter définitivement ses puissances les plus reculées, secrètes, terrifiantes. Nous sommes face à la mort qu'il faut traverser et en revenir. C'est l'épreuve qui autorise, peut-être, à parler de stade adulte, celui qui est fait, capable de s'assumer intégralement.

Conclusion

Héraklès affronte ainsi ses démons intérieurs. Avec l'école la confrontation semble se limiter à l'appropriation d'un savoir abstrait et extérieur à l'individu. Me mettre en échec scolaire devient si nous écoutons bien le mythe: « je veux être réveillé à ma force vitale propre ». Quand Héraklès s'installe dans une vie réglée avec Mégara il est renvoyé à son ennui, à la banalité de sa vie, à l'absence de son destin. Dans chaque famille le problème se traduira différemment, l'échec scolaire est une des manières possibles que l'enfant trouvera pour traduire le hiatus.
Le mythe nous invite aujourd'hui à trois choses :
1. L'adolescent pour passer au stade de l'adulte doit se mettre en route et affronter le combat intérieur qui signifie qu'il faut accepter la transformation engendrée par la puberté et la prise de conscience nouvelle qui en résulte. Elle ne peut se limiter à une acquisition scolaire et une intégration sociale et professionnelle.
2. Les parents doivent être initiés par la transformation même que la puberté exige de leurs enfants et qui leur impose de prendre conscience du stade d'évolution auquel eux-mêmes sont restés fixés. C'est la maturation de leurs enfants qui va les bouleverser dans leurs agirs et les relations qu'ils entretiennent avec eux. S'ils n'ont pas eux-mêmes accepté leurs travaux d'Héraklès, ils deviennent obstacles à cette maturation. Ils doivent donc aussi prendre conscience qu'il leur faut combattre pour accueillir d'autres pensées et d'autres pratiques. C'est ainsi qu'ils aideront le plus profondément leur progéniture.
3. L'homme aujourd'hui dans son développement anthropologique doit dépasser le stade d'une adolescence fondée sur une conscience embryonnaire pour muter à un niveau plus élevé, se donner un nouveau sens appuyé sur une responsabilité nouvelle. L'échec scolaire n'est qu'un des symptômes de la nécessité d'une nouvelle rupture que l'humain, tous les humains, doivent accomplir en conscience.

Elements biliographiques
Les mythes grecs, Robert Graves, Pochothèque, Fayard, 1967
Les douze travaux d'Hercule, Guy Rachet, Editions du Rocher, 1989

Débat sur l'adolescence

Question
Je voudrais élargir cet éveil de l'élan vital de l'enfant à un texte de l'Evangile : la crise de l'adolescence de Jésus et la mettre en résonance symbolique avec ce mythe d'Héraclès.
C'est le moment où les parents de Jésus vont à Jérusalem avec lui pour la Pâque. Au retour Jésus reste à Jérusalem sans que les parents s'en aperçoivent et ce n'est qu'après une journée qu'ils réalisent l'absence de Jésus et le cherchent. Au bout de trois jours, ils le retrouvent alors dans le temple en train d'enseigner. Face à l'angoisse de la mère, l'enfant répond : Pourquoi m'avez-vous cherché ? leur répondit Jésus. Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? (Luc 2-49) Compte tenu de ces éléments, ne pensez-vous pas que l'on devrait proposer aux adolescents la réalisation d'un projet. À cet égard, la pédagogie steinerienne propose aux adolescents la réalisation d'un chef d'œuvre.
La deuxième question concerne Internet qui est très important aujourd'hui dans la vie des adolescents et que vous n'avez pas évoqué. Il y a un côté négatif, celui des addictions à l'image mais il ne faut pas oublier que dans certains cas, le virtuel redonne confiance aux adolescents.

Frédéric Delarge
Le contexte de l'Evangile est certes différent mais il est vrai que Héraclès est aussi dans l'écoute de Zeus et il agit selon sa volonté qui est une volonté supérieure qui le conduit vers un dépassement. C'est dans ce moment de l'adolescence où il y a une véritable perte à vivre notamment du côté des parents, perte qui est mise en scène dans ce texte de l'Evangile.
J'ai lu récemment un petit livre japonais « Je veux devenir moine zen »[38] : c'est l'histoire d'un jeune garçon qui souhaite rentrer dans un monastère à l'encontre de la volonté maternelle. Cette dernière se trouve dépossédée et exprime clairement qu'il n'est plus son fils. On voit ici que l'adolescent renvoie à l'adulte sa propre problématique de séparation et d'autonomie.

Catherine Montalto
En ce qui concerne Internet, il est incontestable qu'il s'agit d'une ouverture au monde extraordinaire mais qui réclame justement une solidité de la structure de l'adolescent ou du jeune adulte. C'est un outil merveilleux mais à double tranchant dont l'existence même suppose la nécessité de renforcer l'unité psychique des enfants qui est de ce fait davantage sollicitée.

Frédéric Delarge
Les outils virtuels sont aussi un moyen d'émancipation par rapport aux parents. A ce sujet, il faut reconnaître que les adultes peuvent être dépassés par un monde technologique auquel ils se sentent étrangers. Mais tout va dépendre de la manière dont les parents gèrent cette avancée qui peut être une parade à l'absence de relation. Certains enfants se perdent dans ce monde mais d'autres au contraire s'en servent pour s'émanciper.

René Gandolfi
Tout système pédagogique doit être dominé d'un point de vue philosophique par une idée de l'homme. Ainsi, les Jésuites avaient une idée très précise de l'homme. S'il n'y en a pas, il est difficile d'évaluer ce que vaut un système scolaire.

---

[38] Kiyohiro Miura, *Je veux devenir moine zen*, Picquier Poche, 2005

L'adolescence est la crise de l'idée d'une société. Le professeur représentait cette unité de l'idée. Ainsi lorsqu'on renvoie la crise sur les parents on interroge aussi l'idéologie du système et c'est aussi là qu'il y a crise.

Question
Je voudrais intervenir non en tant que théologienne, en tant que pasteur. Je suis aussi mère de quatre enfants qui ont aujourd'hui quitté la maison, le dernier, il y a trois semaines. Très attachée à mes enfants, j'ai vécu leur départ comme un deuil en éprouvant de la tristesse et même de la colère. Les choses ont été facilitées quand mon mari et moi-même avons décidé de partir à l'étranger il y a trois ans. C'est le moment où mes deux filles sont elles-mêmes devenues maman. Je voudrais donc insister sur cette nécessité de faire le deuil y compris en libérant les chambres des enfants de leurs affaires avec cette idée d'un non-retour.

Catherine Montalto
Vous avez tout à fait raison. Le départ des enfants n'est pas facile à vivre et il faut en prendre conscience. L'adolescent qui s'apprête à partir nous met face à ce deuil de l'enfance tout aussi difficile pour l'adulte.

Linda Gandolfi
Je pense que le deuil ou la perte fait partie du principe d'évolution qui suppose que vivre c'est aussi mourir à chaque instant ; inconsciemment, nous avons tendance à résister à cette mort. L'existence relève d'un mouvement permanent organisé par ces petites morts qui sont d'autant mieux acceptées qu'elles sont accompagnées par une pensée sans cesse en mouvement elle aussi.

René Gandolfi
Il est indispensable d'accepter de critiquer notre position dans le monde. Le système occidental s'est construit sur l'idéal de la mathésis, idéal qui n'existe dans aucune autre civilisation. Cela relève du fantasme d'une mathématique qui gèrerait toutes les lois du monde et aurait donc toutes les solutions à nos questions. Cette idée a supplanté le questionnement philosophique qui est devenu obsolète face à la puissance de la technologie, pur produit de la mathésis. Cet idéal habite profondément chacun de nous et fausse notre approche relationnelle qui ne a perdu ses appuis symboliques.

Frédéric Delarge
J'ajouterais aussi que lorsqu'on parle du deuil, on pense tristesse, difficultés en oubliant peut-être que cette traversée de la perte amène aussi une transformation. Il s'agit d'un renoncement à quelque chose (l'enfance) pour entrer dans autre chose qui va amener une connaissance et des satisfactions différentes. C'est bien de cela dont il s'agit dans les travaux d'Héraclès qui est sans arrêt conduit à quitter sa situation pour aller à la rencontre de défis nouveaux qui vont enrichir son expérience.

Question
C'est une question qui concerne l'échec scolaire. Dans mon travail d'orthophoniste, je constate que beaucoup d'enfants sont désenchantés de l'école. Ils ne trouvent pas de sens dans l'institution et nombreux sont ceux qui présentent des troubles de l'attention peut-être aussi par manque d'intérêt. Je me demande si les structures éducatives telles qu'elles fonctionnent actuellement sont bien adaptées à l'attente actuelle des enfants.

Frédéric Delarge

Si les parents sont remis en question, ce n'est pas pour autant que l'école ne doit pas s'interroger sur son rôle. Les insuffisances du système scolaire et même des professeurs ne sont plus à démontrer. Mais les parents ne doivent pas non plus focaliser sur l'école et déplacer ainsi à l'extérieur les problèmes qui les concernent directement tout comme le font d'ailleurs les enseignants en chargeant l'administration quand quelque chose ne va pas.
L'essentiel est que chacun prenne conscience de ses responsabilités. L'école et la famille doivent évoluer ensemble.

Linda Gandolfi
Je voudrais citer à cet égard l'expérience de Céline Alvarez qui a proposé une réforme de l'approche pédagogique tout à fait intéressante et qui va dans le sens d'une plus grande autonomie de l'enfant. Vous pouvez en voir une présentation dans le cadre des conférences Tedx[39]

Marc Guery
Ma question portait sur le nom d'Héraclès, la gloire d'Héra qui, chez les grecs, a une extrême importance symbolique. Pourquoi porte-t-il ce nom? Ironie? C'est inhabituel en mythologie.
Hainamoration lacanienne ? Pourquoi pas. La position maternelle d'Héra vis-à-vis de son beau-fils serait là interrogée finement, de façon éternelle comme tant de récits contemporains nous le prouvent. J'ai une dernière hypothèse qui prendrait mieux en compte la gloire d'Héraclès qui serait rendue à Héra la grande déesse, femme de Zeus. Il s'agit de l'origine féminine et divine de l'héroïsme masculin. La part spirituelle de cet héroïsme en quelque sorte. Héraclès comme Hercule chez les romains, peut être vu comme un être pulsionnel, viril, mais quelque peu primaire. Une sorte de Rambo. Mais dans sa lutte acharnée à dépasser les épreuves imposées par Héra autre chose de dégage. Autrement dit les femmes-mères imposent aux hommes y compris par leur hostilité une épreuve dialectique où ils ont à gagner leur part spirituelle, leur horizon divin.

Fredéric Delarge
Il me semble pour ma part qu'Héraklès ne symbolise justement pas un mâle musclé mais assez borné. Dés le départ il est porteur d'une certaine responsabilité, bien qu'immature. Cependant là où je suis assez d'accord c'est que sa conscience se développe progressivement en acceptant les épreuves imposées.
Héraklès a deux mères : sa génitrice, Alcmène, la mère protectrice et aimante et, simultanément, Héra, une mère adoptive contre son gré comme le mythe le raconte. Par ruse Athéna est parvenue à poser Héraklès sur le sein de l'épouse divine de Zeus. Héra est la mère vindicative et acariâtre, ce qui au sens originel signifie « qui rend fou ». Tel semble bien être le rôle d'Héra : intraitable elle repousse déjà Héraklès de son sein alors qu'il le lui mord avec avidité. C'est de ce rejet, qui rend fou s'il est sans limite, que cependant le fils va gagner sa liberté et sa dimension divine. Peut-on aller jusqu'à remercier les mères de repousser les fils et leur en accorder une renommée et une gloire ? Pour que les fils ne restent pas prisonniers des bras de leurs mères il faut sans doute à celles-ci le courage de les éloigner, de les chasser. On voit très bien cela chez les animaux. Héra, dont la hargne et l'esprit de vengeance étaient connus en Grèce, ne méritait cette gloire qu'à la mesure des exploits d'Héraklès.

[39] Pour une refondation de l'école guidée par les enfants: Céline Alvarez TEDx – YouTube https://www.youtube.com/watch?v=nwVgsaNQ-Hw

L'asthme, crise de l'ouverture à l'autre, *par Marc Guéry*

Parler de l'asthme de l'enfant à partir d'une expertise scientifique et d'une bonne expérience professionnelle est chose aisée. Il s'agit d'un discours bien rodé de celui qui sait à ceux qui viennent pour apprendre et qui sont présumés ignorant. Il existe une vérité scientifique du moment véhiculée dans les enceintes universitaires et dans les médias : cela s'appelle les données actuelles de la science et l'entreprise de ce jour entend bien s'appuyer dessus pour proposer une autre lecture de cette maladie. Le dogme scientifique invalide a priori toute autre approche que la sienne comme étant contraire à la vérité. Il existe une cloison étanche entre une vérité subjective et une vérité objective détenue par l'expert.

L'aventure de l'anthropologie pragmatique propose une dialectique entre cette vérité scientifique et la vérité universelle contenue dans les mythes et les discours philosophiques sur l'être issus de la pensée grecque. Par définition ce positionnement dialectique nécessite une écoute sensible et active de la part d'un sujet qui pense. Nous sommes aptes à dévoiler une vérité de l'être dans ce dialogue avec l'universalité d'un discours sur les lois physico-chimiques qui régissent le réel observable du monde. Je vous invite à effectuer un saut dans cet espace symbolique ainsi créé entre notre monde intérieur porteur d'une vérité sensible sur le monde de l'enfance et une parole dure qui témoigne de la réalité de la maladie et de la mort.

Partons ensemble à l'origine de la vie. La première cellule enfouie dans la paroi utérine, véritable terreau matriciel, se multiplie posément. Cette phase terrestre initiale est relativement lente. Le monde primordial d'abord terrestre puis aquatique est protégé très fortement du monde extérieur aérien et lumineux. Rappelons que la lumière naturelle est issue du feu solaire. Pendant les 9 mois de gestation la vie utérine sépare clairement la materia prima en deux : terre et eau d'un côté feu et air de l'autre. Souvenons nous que les philosophes présocratiques se sont affrontés sur les places respectives de ces différents éléments avant la synthèse aristotélicienne qui crée le premier concept biologique cohérent.

De fait, dans son abri silencieux et obscur le petit être se prépare doucement à la rencontre violente entre ces deux mondes qui, à la naissance, aura pour siège principal le système pulmonaire. Cette préparation se fait en deux temps, la phase embryonnaire puis la phase fœtale. Pendant la phase embryonnaire la plaque cellulaire originaire se dédouble pour former d'une part la cavité amniotique qui va donc se remplir de liquide et d'autre part la cavité vitelline qui donnera les espaces intérieurs du fœtus. Cette dernière se divise à son tour en deux, un feuillet endodermique pour l'intérieur du thorax et de l'abdomen et un feuillet ectodermique pour la peau et le système nerveux. Nous avons en quelque sorte deux peaux, deux surfaces de relation dialectique avec l'air et la totalité de son contenu. La surface intérieure qui comprend la muqueuse bronchique et les alvéoles pulmonaires mesurera chez l'adulte autour de 100 m2 contre un peu moins de 2m2 pour la surface externe, la peau.

Pendant la phase fœtale, la totalité des organes est formée, nous parlerons dès lors de maturation. Le fœtus est entièrement dans l'eau qui est à la fois son milieu extérieur et intérieur. Le cycle de l'eau est assuré de façon autonome par le fœtus. Le liquide amniotique est produit par les cellules pulmonaires qui en remplissent la cavité proportionnellement à ses besoins. Il est à son tour inhalé dans les poumons qui le filtrent. Il est parallèlement ingéré puis digéré et enfin excrété. Donc, l'eau est bien le monde fœtal, mais ce n'est pas le monde de la mère qui vit dans le grand univers, celui de l'être humain. La mère puise dans le monde extérieur les nutriments et l'oxygène qu'elle transmet à son enfant par le sang du cordon ombilical. Sans cette maturation, le passage brutal à une respiration aérienne entraînerait inéluctablement la mort comme cela se voit chez les grands prématurés ainsi bien nommés. Pour empêcher ce collapsus mortel, les cellules pulmonaires sécrètent une substance graisseuse nommée surfactant qui enduit l'intérieur des alvéoles formant une interface air-eau.

La symbolique spirituelle de l'huile peut elle être rappelée ici ? Onction intérieure qui prépare à la vie terrestre et extrême onction d'avant la vie céleste. Dès l'origine la vie et la mort nous interpellent.

Les présocratiques sont des philosophes de l'être et ils vont poser d'emblée la dialectique entre le fond unique persistant et indivisible de l'être (Parménide) et son caractère évolutif (Héraclite). L'observation de la vie intra-utérine illustre la vérité de ce concept. Il n'est nul besoin d'insister sur les multiples métamorphoses physiques que de nombreuses iconographies soulignent. En revanche, il convient de combattre une idée reçue qui imagine une fusion totale entre la vie de la mère et celle de son enfant. La séparation est un grand principe de l'évolution et cela se vérifie tout au long de la vie. En effet, la paroi utérine renforcée par la barrière placentaire et l'isolation aquatique forment un abri pour le petit être y compris vis-à-vis des émotions et diverses sollicitations maternelles. Le corps de la mère lui-même sépare l'enfant du monde extérieur dans lequel la femme adulte poursuit son existence. Au niveau neurosensoriel, nous constatons une opposition surprenante entre d'une part la vitesse initiale des métamorphoses qui produit une précocité extrême des possibilités et d'autre part la lenteur et la pauvreté de la mise en place relationnelle du petit être. Il s'agit d'une sorte de période de latence qui précède l'intensité future de ces mêmes relations. Ce modèle de développement nous paraît très spécifique de l'esprit humain. Les possibilités neurophysiologiques sont présentes sans être pleinement utilisées. Nous avons l'intuition d'une vie fœtale intériorisée dans son atmosphère aquatique homogène qui l'isole du monde. Nous savons que l'enfant a besoin de solitude pour développer sa créativité. Pensons à ces récits des connaisseurs des grands cétacés qui les imaginent entrain de rêver le monde à partir de leurs immenses possibilités sensorielles. La limite à l'expression de tout leur potentiel réside dans le fait qu'ils restent dans l'eau.

Il en est tout autrement du petit d'homme. Cette longue vie intérieure sous protection maternelle à l'origine de la vie de l'esprit prépare les sens à lire le monde et le cerveau à tout mémoriser. L'être est ouvert à tous les possibles que la vie relationnelle de type aérien lui proposera. D'où l'importance du pneuma bien perçu par la finesse d'observation des grecs. Le pneuma zootique qui passe par le sang nourrit le corps et le pneuma psychique nourrit l'esprit. Nous laisserons de côté le transport d'oxygène qui pose peu de problème pour parler de l'échange aérien sujet de fréquentes pathologies.

Dès la naissance, le choc subit par l'enfant manifesté par son premier cri a été l'objet de nombreuses interprétations. Cette première castration, séparation brutale de l'abri matriciel aquatique, nous paraît annonciatrice de l'ambivalence tragique du destin humain. Il s'agit d'un moment de tous les dangers où le désir de vivre se confronte au risque de mourir, où la brûlure de la beauté solaire s'oppose à la tiédeur de la nuit utérine. Faut-il protéger l'enfant de la puissance de ce premier moment dialectique ? Assurément, le risque de mort réelle est à prendre en haute considération mais cela doit-il se faire au détriment de la conscience de ce qui se joue symboliquement ? Tout le paradoxe de la puissance de l'efficacité de la science médicale se dévoile d'emblée. Et tout va se rejouer ainsi à chaque moment critique au cours de la vie. D'où l'intérêt d'examiner sérieusement le sens de ce grand moment de vérité au travers de l'évolution du mouvement respiratoire et de ses crises. Soit dit en passant, nous constatons que l'état de santé au sens absolu du terme n'a strictement aucun sens. La pathologie révèle la richesse et les limites des potentialités de chaque être. La difficulté réside dans le fait que la conscience que nous en avons ne peut se développer qu'en vivant le moment de perte puis en interprétant nos symptômes.

Poursuivons donc notre enquête. Il existe un large consensus pour affirmer l'intérêt pour le nourrisson d'être choyé par sa maman. Dont acte. Cependant, l'effet protecteur des soins et de l'allaitement maternel trouve rapidement sa limite. L'immunité maternelle transmise par le lait contre les infections respiratoires n'a qu'un temps. Nos meilleurs ennemis les virus font

rapidement parler d'eux. Au fait, amis ou ennemis ? Ou bien amis et ennemis, encore et toujours ce renversement dialectique. Les études scientifiques sont très claires à ce sujet. Ces études nous apprennent que le moi immunitaire autonome se construit à partir de l'information apportée par l'inhalation et l'ingestion de toutes les particules contenues dans l'air et plus particulièrement par l'infection virale, le plus souvent de façon asymptomatique. Naturellement, l'appareil respiratoire est un lieu privilégié pour ce contact et les cellules immunologiquement compétentes y sont très nombreuses. Assez souvent des symptômes bénins apparaissent, ils prennent l'allure d'un rhume qui obture les voies aériennes supérieures. Des bronchites surviennent parfois avec de la toux, témoin de l'inflammation des bronches. La dialectique air, eau et feu se poursuit : l'air nous apporte une énorme quantité d'information venant du monde qui provoque en retour une forte opposition de l'être. Cette opposition à partir des cellules immunitaires se manifeste par une inflammation qui est calmée à son tour par la production d'un liquide protecteur, le mucus. Le résultat clinique de cette opération est un obstacle mis au passage de l'air. La majorité des maladies respiratoires infantiles se traduit par l'inflammation et l'obstruction des voies aériennes qui va mobiliser à son tour la réponse médicale pour lever cette obstruction et calmer l'inflammation. Ce phénomène est identique pour toutes ces pathologies dites obstructives, seul le lieu et l'intensité des réactions vont varier pour donner soit un rhume et une bronchite sans gravité, ou bien une bronchiolite potentiellement fatale ou un asthme. Une nouvelle fois nous constatons que la vie s'organise au risque de la mort.

Sur le plan anthropologique insistons sur l'idée que ce que nous décrivons ici n'est pas de l'ordre d'une histoire singulière mais de l'ordre de la relation universelle de l'être au monde. La construction du moi profond se joue sur ce mouvement dialectique : ouverture au monde inspir, fermeture expir. Comprenons bien que l'asthme est une maladie qui traduit une forte intensité de la réaction inflammatoire immunitaire c'est-à-dire une défense d'un moi qui se bloque à l'expir. L'interprétation doit tenir compte de cette dialectique intérieur-extérieur. Il existe à la fois un immense désir de l'enfant à s'ouvrir à la totalité du feu brûlant de l'esprit du monde et une absolue nécessité de s'en protéger tant qu'il n'est pas assez mature pour le métaboliser puis se l'approprier. N'oublions pas l'immaturité native du petit d'homme. N'oublions pas non plus que l'accès direct à la vérité du monde est impossible pour nous. Cet accès se déroule par étape et l'enfant s'y prépare sous éducation et protection parentales. D'autre part cet accès est médiatisé par la relation langagière à l'autre. C'est là que l'histoire devient singulière. A partir de ce concept nous sommes autorisés à conclure que la meilleure des protections à fournir à l'enfant lors de cet affrontement douloureux dans lequel il se construit ne dépend pas du nombre de couvertures ni de la quantité des astuces pour éloigner de lui les virus. Suivons plutôt le conseil de F. Dolto et parlons-lui du monde qu'il découvre au moment où il le respire.

Les découvertes de la recherche biologique en immunologie nous apprennent que ces fameuses cellules immunologiquement compétentes se développent dans deux directions bien distinctes et cela de façon aléatoire, scientifiquement parlant. Il existe une première voie qui est celle de la défense anti infectieuse classique liée aux lymphocytes TH1 produisant des IgG. Mais une deuxième voie peut être empruntée de façon préférentielle à partir des lymphocytes TH2 et conduit à une réaction inflammatoire et à la production d'IgE. Donc la même cause, à savoir le contact avec une particule extérieure, peut produire deux effets différents selon la réaction interne du sujet. Dans certains cas le moi choisit la voie de l'inflammation, celle du feu. Sachons que cette voie est également celle de l'allergie. A l'origine l'asthme est plutôt lié à une réponse inflammatoire à l'infection virale, secondairement dans plus de la moitié des cas l'allergie devient la première cause mais toujours par l'intermédiaire d'une réponse inflammatoire.

Mais à quoi ou à qui sommes-nous allergiques ? Premièrement aux acariens qui sont des commensaux à priori insignifiants. Cette famille des acariens est celle des araignées, des puces et des poux, vecteurs de nombreuses maladies qui longtemps ont été mortelles par épidémies. La symbolique de mort de ces êtres vivants presque vieux comme le monde paraît évidente. Notons également leur relation à la peau qu'ils peuvent piquer ou dont ils se nourrissent. Sur le fond, le moi ne se trompe pas, il réagit face à un autre qui le touche de trop près, un autre qui lui signifie la mort. L'allergie aux moisissures a le même sens. Les pollens forment un deuxième groupe de substances très allergisantes. Ils sont liés à la reproduction sexuée des plantes et ne représentent aucun danger pour l'homme. Au printemps, l'air se remplit de grains de pollens, la nature est prise d'une sorte de délire érotique. Les poils de nos animaux familiers, chat, chien et autres ont le même sens. Eros, après Thanatos, nous commençons à mieux comprendre les enjeux de la maladie. Cette stricte dualité qui balance indéfiniment, de la peur au désir, de la phobie à l'hystérie est véritablement insupportable.
Comment apprendre à l'enfant à vivre le tragique de cette destinée ? Notre narcissisme progressiste dût-il en souffrir les questions anthropologiques universelles ont depuis longtemps trouvé leurs réponses non seulement dans les mythes mais aussi dans les symboliques rituelles. Puisque la dualité est insupportable et délétère, puisque le principe de division est au centre de l'évolution créatrice, il y faut un entre deux. La séparation ne peut être totale, la schizophrénie guette. Un trait d'union est nécessaire, ce trait, les êtres humains n'ont de cesse que d'en marquer leur corps. Le sexe représente explicitement le lieu de la division la plus radicale. Les rites traditionnels incisent le corps au couteau pour infliger une blessure initiatique qui extrait le sujet de l'empire de la mère et rend possible la rencontre du père. L'occident chrétien au jour du baptême substitue à la tragique violence du corps objet, la symbolique de l'eau et du pneuma psychique dont la finalité est de préparer un sujet apte au langage et à la rencontre de l'autre.
Ainsi posée dans son contexte évolutif, la crise d'asthme commence à faire sens et toutes les bronchites et autres états asthmatiformes ou coqueluchoïdes de même. L'entrée dans le monde aérien qui est celui du langage et de la relation à l'autre est critique d'emblée et critique il restera. Pour une fois nous irons chercher le mythe qui symbolise le mieux ce moment dans la bible, le grand livre spirituel à l'origine des 3 monothéismes. Une histoire tellement connue de tous que nous oublions d'en chercher le sens, l'histoire de Moïse lors de la sortie d'Egypte. Le texte répète inlassablement que le peuple élu ne désire pas partir et que Yahvé choisit délibérément d'inciter pharaon à châtier violemment les hébreux trop bien installés dans leur servage matriciel. Les incitations à trouver la terre promise sont loin d'y suffire. Finalement à bout, le peuple se met en route conduit par leur chef qui faut-il le rappeler souffre de grandes difficultés d'élocution. Le passage de la mer rouge dans un étroit défilé créé à leur intention représente le grand moment héroïque de l'aventure. Mais, mauvaise surprise, il n'y a pas de terre promise de l'autre côté, seulement un grand désert aride sous le soleil brûlant. Le peuple gronde, crie, pleure et maudit sa destinée. Mais il lui faut tout de même gravir le Sinaï où les attend les tables de la loi. Dans ce congrès qui parle de l'enfance nous ne pouvons rester sourd à la symbolique.
Au final, entre la terre mère des origines et la terre promise d'essence spirituelle un chemin s'ouvre à l'être. Mais ce chemin n'est pas aléatoire, il est limité par la nature de notre incarnation. Dans ce cadre fortement structuré, la maladie nous signifie une vérité à laquelle nous souhaiterions échapper. Les pathologies inflammatoires respiratoires obstructives nous indiquent que la relation aérienne à l'autre n'est pas optionnelle mais qu'elle est un moment hautement critique, constitutif de ce chemin.

La peau, organe de perception, *par René Gandolfi*

Si le poumon est l'organe aérien, ailé qui ne peut que se déployer dans la sphère sensible chromatique et vibrante des sentiments, la peau se doit de maintenir une frontière plus ferme entre soi et le monde. Pour cela, il lui faut assumer deux fonctions catégorielles apparemment antinomiques, celle de surface et celle de profondeur. C'est ce double caractère que nous allons essayer de dégager.

La peau recouvre tout notre corps telle une combinaison souplement ajustée, à la fois tendre, aimante et protectrice. Elle dévoile la perfection toujours émouvante de la particularité de notre forme, dans sa gracile nudité. Nudité qui, chez l'enfant, doit sans hésiter être considérée comme métaphysique ou sacramentale car tout semble la relier à l'immanence d'une pure vie intérieure sans qu'aucune force extérieure n'y ait laissé la trace d'une nécessité adaptative. La peau nous convoque donc à un sentiment de virginité intérieure, habillage d'une intimité, voilant avec pudeur l'essence libre de l'être que l'iconographie religieuse saura dévoiler.

Délimitant notre propre espace dans celui du monde, la peau est le lieu frontalier entre deux infinis : celui tout intérieur, vibrant, tourbillonnant dans les plis et replis de l'être et celui tout extérieur, déplié, déployé dans l'étendue du monde. Si on conçoit ainsi la peau comme cette sensible et souple offre de médiation entre deux infinis, on ne s'étonnera pas que, sur seulement quelques millimètres d'épaisseur, elle résume et reprend en elle tout l'édifice identitaire. Les trois couches traditionnellement nommées hypoderme, derme et épiderme répondent de l'intérieur vers l'extérieur des trois feuillets embryologiques, endoderme, mésoderme et ectoderme et donc de leurs orientations systémiques digestive, circulatoire et neurosensorielle.

Cette texture condense et reflète toute l'activité immune envisagée comme moment dialectique effectif entre soi et le monde. Gardienne d'une fonction médiatrice, équilibrante dans cette dialectique intentionnelle entre soi et le monde, elle fournit une topologie de surface extrêmement différenciée relevant des variances de l'être. La peau du crâne est ainsi différente de celle du cou, du ventre, de la fesse ou du pied. Il s'agit bien d'une cartographie des régions de l'être qui dessine, découpe autant de modes relationnels au monde. Bien sûr, chez le nourrisson qui n'est encore habillé que par le Dieu Eros sans autre concurrence, la peau répond dans son intégralité d'une hypersensibilité tactile amoureuse qui témoigne de l'élan du même amour absolutiste qui l'habite dans ses profondeurs et le pousse à aimer l'autre comme lui-même, sans encore de différence signifiante marquée.

L'activité principielle de la peau est donc d'unifier le divers sensible en réponse au perpétuel risque d'une dispersion et d'une différenciation trop sollicitantes dans la relation au monde. Rappelons les prescriptions d'une époque encore récente où l'enfant ne devait découvrir le monde que peu à peu, prudemment, selon un enchaînement d'étapes mesurées. Ceci explique pourquoi la peau relève *in fine,* d'une fine respiration entre le soi profond dans ses origines métaboliques et le hors de soi du monde. Nous aurions presque pu nous passer des poumons ou du moins en limiter leur importance comme lors de notre ancienne vie d'amphibien. Mais nous avons évolué vers toujours plus d'intériorisation et poussé dans ses extrêmes possibilités, les processus de différenciation. Marc a montré comment avec le poumon, on est toujours nécessairement mêlé, mélangé à l'autre, emporté, traversé par la fluidité des courants affectifs ; on ne peut pas refuser l'échange, c'est le propre du mode aérien. Il fallait qu'avec la peau, on puisse continuer à pouvoir se retirer dans ses profondeurs, se mettre momentanément à l'abri, tel l'escargot qui fait de sa peau un squelette, et emmener l'autre au fond de soi pour mieux le refouler afin de ne se retrouver qu'avec soi. Osons plonger dans ce courant vers les origines de l'être, vers les lieux les plus originairement immuns où s'organise la défense du soi ou encore la peau du soi.

La couche intérieure hypodermique est signifiée par son rapport systémique, embryologique, aux processus digestifs témoignant des processus immuns tels qu'ils se produisent dans les cryptes

abyssales de l'intestin, certes dans le plus grand secret mais sûrement pas le plus grand silence. Jouons de la métaphore et n'hésitons pas à réinvestir la figure cosmique de l'ouroboros déjà rencontrée avec Jean-Louis. Le serpent des origines figure l'enroulement de l'espace qui se courbe et se replie sur lui-même pour enfanter un temps originaire, un temps fondateur qui veut s'assimiler le cosmos. Ainsi peut se comprendre la fonction digestive comme mode de rappel et de préservation de ce moment inaugural où l'homme vient majestueusement à lui-même dans sa capacité à se prendre en s'opposant au courant alimentaire. Ainsi le nourrisson qui n'a comme source nutritive que la voie lactée durant les premiers mois, ne peut encore que faiblement s'arc-bouter sur cet acte de naissance à lui-même, extraire et emprisonner avec assurance l'image cosmique de l'homme, image qui, en se rapprochant et se densifiant, lui offrira ses premiers émois baptismaux, en l'occurrence la force assimilatrice de rendre le monde égal à soi. Durant les premiers mois de sa vie, le nourrisson ne peut donc s'assurer de lui-même et vit en transition dans un espace essentiellement olfactif et gustatif, sécrétoire et excrétoire, associé à la mucosité primordiale de la substance comme ferment obscur de la conscience. Petit homme baignant encore dans la lymphe, source de vie virginale que l'on devrait appeler « nymphatique » en suivant la trace de son étymologie grecque.

Ainsi, pour suivre et achever la métaphore engagée, l'ouroboros est une terre primitive en train de se constituer tel un humus laiteux où se libèrent les senteurs odoriférantes d'une fermentation de l'être, émanation encore inédite de la possibilité même, toujours renouvelée, du devenir homme de l'homme. Nous sommes au cœur de la riche tradition alchimique de la « *fermentatio* » où le tout d'un cosmos ordonne et enfante l'homme dans sa totalité signifiante. L'odeur est donc la mémoire primitive, engloutie des premiers pas audacieux encore hésitant sur cette terre.

Envisageons ensemble les phénomènes impliqués dans ces mystères de l'incarnation. Tout d'abord, l'image immune, primordiale qui naît des forges cryptiques vaporeuses intestinales demeure encore idéalement instable, à l'instar d'un fragile abstract du cosmos. Nous pourrions évoquer l'ambiance du *sfumato* rendu par un Leonard de Vinci : les ombres et lumières se fondent sans traits ni lignes comme une fumée. Cette image va se substantiver grâce au mouvement rythmique reptilien de l'assimilation et de la désassimilation du « tout » du monde dont la mère constitue le don pérenne par la puissance unique de son amour. Cette relation de dépendance prolongée de l'enfant à la mère et de la mère à l'enfant est certainement le témoignage d'une immense fragilité structurelle de l'homme, mais aussi la plus grande preuve de la dimension d'amour qui le nécessite dans son essence la plus intime. Le nourrisson ne peut pallier seul à cette difficulté ontologique ; en effet, naître à soi-même n'est pas une simple auto-affirmation d'espèce mais avant tout une auto-confirmation singulière, car il s'agit toujours d'un moment décisionnaire originaire de la venue de soi à soi, un moment qui perdure toute la vie et qui fait de nous toujours, des êtres nouveaux, infiniment nouveaux.

La peau ne peut donc encore fournir sa force unifiante au soi, dans cette époque où, nous l'avons vu, c'est l'éros qui supplée, un éros fort considéré dans toute sa dimension grecque, un éros bénéfique qui aide à maintenir la proche présence vocative du cosmos, un éros attentionné, puissant qui colle à la peau comme une toile de lumière. Toujours pris dans cette phase de transition marsupiale, le nourrisson, dont l'espace frontalier était, il y a encore peu, placentaire, emprunte le secours de la peau de la mère. Il n'a pas encore le sentiment d'être limité par la force enveloppante de sa propre peau ; ceci explique la tradition de langer les nourrissons qui doivent sinon se coller aux barreaux du berceau pour se donner des limites.

Seule la venue du stade du miroir vers le neuvième mois au cours duquel l'enfant s'approprie l'unité de son corps en se reconnaissant séparé de sa mère dans le miroir, donne à la peau une première maturité identitaire. L'enfant a donc eu le temps de cristalliser cette image intérieure, d'en faire un *eidos* platonicien en quelque sorte, une figure qu'il identifie à la raison du monde pour s'en approprier l'essence glorieuse. Tel un miroir intérieur, l'hypoderme témoigne d'un reflet fidèle, le processus de maturation immune qui se produit dans les profondeurs intestinales

et cela jusqu'au neuvième mois où peut se produire le retournement de l'image vers son assomption identitaire.
Notre carte d'identité est d'abord l'odeur de notre peau où a pris naissance Eros, le premier petit ego immanent à toute source de vie, ensuite l'Autre prend le relais comme pur devenir effectif de l'être. La psychanalyse a fortement investi avec raison ce stade des neuf mois étant donné la dimension ontologique qu'elle recèle. Effectivement, cette naissance à soi-même — non plus obscurément au monde mais cette fois dans le monde par un retournement spéculaire —, est aussi spectaculaire puisqu'elle fait du soi une mondanité, un soi qui a son monde. Un monde toujours ouvert sur tous les possibles que l'être ne cesse d'enfanter. Nous sommes ainsi passés de l'intérieur hypodermique à l'extérieur épidermique et nous nous déplaçons sur la surface lisse de la peau, miroir où se fascine le sujet.
Le jeu dialectique entre l'ectoderme et l'hypoderme qui dès lors s'amorce, va être responsable de la maturation du regard chez l'enfant. Ce ne sont plus des yeux ouverts sur des profondeurs abyssales où viennent s'inscrire les premiers émois étonnés et heureux de l'amour. L'enfant cherche à se déterminer dans ses propres limites selon la procédure unifiante de son être « en soi », émanant des profondeurs et de son être « pour l'autre », dans le monde. Cet être « pour l'autre » décline l'*eidos* en *eidolon*, l'idée apparaissant désormais dans le monde comme le reflet de sa vérité, son apparence. La première scène du monde où l'enfant se captive en traquant l'absolu de cette raison qui gît, tel un impératif, dans ses profondeurs, se rapporte bien sûr et avant tout, à la structure familiale. L'homme est le pur produit d'une culture et se construit sur la question infondée : que suis-je pour l'autre ? Réponse qui doit offrir la substance de tout ce qui est encore à venir dans ce monde. Ainsi se dessinent les premiers atours de ce qu'il faut bien appeler le *dasein* ou être-là, pris, compris dans cet incessant flux miroitant entre le soi profond gardien d'un pur idéal, et sa projection hors de soi, dans le réel fantasmé du monde.
J'aimerais ici appuyer mon propos sur l'œuvre picturale de Rothko évoquée ce matin par Camille Villet, qui appelle un lien ontologique, d'être à être, entre la vision et le toucher. On pourrait dire que le toucher est une vision aveugle des profondeurs et la vision un toucher lumineux des hauteurs. Rothko cherchera à nous emporter dans les profondeurs les plus ultimes jusqu'à la frontière céleste du suprasensible et ouvre ainsi une compréhension de la catégorie de la profondeur pour la peau. En effet, l'épiderme d'origine neurologique sert le sens du toucher, qui cherche à s'étendre aux confins de l'univers. Dans cette ouverture vers l'infini de l'Autre et le mystère qui l'habite, la peau n'est plus qu'une myriade de regards ; elle veut toucher l'essence du monde, sa nuit profonde d'où surgit dans sa déchirure, la lumière d'une vérité. Le toucher est donc l'expérience limite du moi à partir duquel s'ouvre et se fonde la possibilité de la relation de confiance à l'autre, au tout autre, au monde ; il est un mode d'accès à la vérité. La vision est corollaire de cette reprise de la profondeur qui dévoile les perspectives offertes par le monde lequel a la profondeur qu'on lui donne.
La couche intermédiaire du derme va également jouer un rôle important dans l'équilibre rythmique du flux entre les deux infinis. Comme représentant pour l'essentiel, du système circulatoire, le derme en porte la valeur affective et effective. Celle-ci se perçoit dans l'incarnat de la peau et ses variations tonales. Ouverture et retrait du soi, telle la plante clématite qui dès qu'on la touche replie ses pétales qui ne sont que les petites paupières du soleil.
Ainsi, de l'ouroboros au ciel des étoiles, l'odyssée de l'immunité révèle le fantastique défi de l'homme de cheminer entre deux miroirs où se glisse le souffle de son déploiement identitaire lui donnant à chaque moment son lieu de vérité.

La clinique dermatologique doit être, bien sûr, interprétée en fonction de ces trois couches bien que celles-ci forment toujours une unité psychopathologique. Pour preuve, nous allons évoquer l'acné juvénile qui est le prototype de ce que l'on pourrait appeler une crise dialectique des miroirs. Nous allons ainsi avancer à reculons de l'adolescence à la petite enfance.

Lors du développement de la crise pubertaire, s'impose de façon plus concrète dans le miroir extérieur, la valeur de l'Autre dans l'enjeu identitaire. Le miroir intérieur, saturé de la puissance de l'égo, est en danger de fragmentation malgré tous les rituels de sécurisation avec ses effets de séduction. Si la position de l'autre, telle la nymphe Echo, n'est pas vraiment entendue, il y aura une réaction de résistance du soi profond et l'hypoderme exposera sur la peau ses fermentations intestinales gardiennes du soi idéal.
Ce schéma concerne les dermites inflammatoires en général y compris les dermites infectieuses bactériennes avec deux nuances : dans le cas du staphylocoque, l'Autre est identifiable à une figure autoritaire et dans le cas du streptocoque c'est l'inverse, l'Autre n'est pas assez signifiant pour stimuler la force de résistance du soi. Petit humour de médecin, les furoncles fessiers sont significatifs d'un super ego infantile, colérique, pour lequel l'Autre ne possède aucune autre légitimation que celle d'être un opposant contrariant.
Il est évident que toutes les pathologies virales de l'enfance montrent des réactions cutanées fugaces ou soutenues. Elles tiennent lieu d'épreuves immunitaires que l'on pourrait comparer à des rituels de passage témoignant de changement de positionnement de l'enfant dans sa mondanité. Il n'entre pas dans cette conférence de reprendre le procès des vaccinations, mais il est évident que ce qu'elles apportent d'un côté elles le retirent de l'autre.
Les eczémas peuvent être plus aisément classifiés en sec ectodermique et humide hypodermique bien qu'ils peuvent évoluer de l'un vers l'autre. Ainsi l'eczéma des plis chez l'enfant, extrêmement fréquent, ne fait que dévoiler la tension entre la nécessité d'atteindre à une unité sensible intérieure et la pression extériorisante de l'Autre qui voudrait déjà que l'enfant se mesure à lui. Tout ce qui ressemble à des eczémas crevassés, dermite chronique ou de contact, prurit associé ou non à de l'urticaire ou de la dysidrose, indique une lutte ouverte entre l'Autre et soi qui prend souvent une forme sèche révélant la coupure entre l'Autre et soi ; puis vient la révolte intérieure revendicatrice amenant la suppuration. Je ne parlerai pas de l'eczéma atopique, ni du lichen et de la sclérodermie pas plus du vitiligo car il s'agit de troubles possédant une vraie complexité réclamant une approche difficile et délicate.
Arrêtons-nous un instant sur le psoriasis, lui aussi extrêmement fréquent, et qui possède souvent une signature intéressante. Dans la plupart des cas, la plaque de psoriasis originaire signalant un élément source à cette manifestation, se trouve dans la région postérieure du coude. Région, on le sait de l'agressivité (jouer des coudes), qui est donc là topologiquement refoulée, mais qui peut envahir tout le corps comme une marée croûteuse. Notons aussi la région souvent atteinte du bas de la jambe ou de l'avant-pied rappelant la retenue d'un bon coup de pied. Il s'agit donc d'une souffrance identitaire profonde qui dénote la difficulté à trouver l'expression adéquate entre soi et le monde, lequel impose durement ses contraintes auxquelles il faut se plier. C'est une profonde atteinte du sentiment de liberté associée à l'impossibilité d'être reconnu dans son authenticité. On pourrait évoquer un asthme cutané.
Un mot sur les petites excroissances comme les diverses espèces de verrues, de grains de beauté ou de condylomes qui sont comme des modes de réponse inefficace à la pression dispersante du monde extérieur. Comment conserver son intégrité intérieure sinon en ramenant à la frontière cet excès de l'autre en moi.
Enfin, pour terminer deux pathologies intéressantes l'herpès et les mycoses cutanées. L'herpès, d'origine neurologique, aime bien les orifices et donc les lieux de jonction entre muqueuse et peau, entre l'endoderme, c'est-à-dire entre l'essence même de la fonction intériorisante du digestif, et l'ectoderme pure extériorité. Tout se passe comme si, en ces zones de contact, se faisaient face les deux principes fondamentaux de l'identité sans aucune médiation : il y a échec de toute dialectique, évanescence du symbole. Les mycoses cutanées en miroir des mycoses digestives montrent cette confrontation incessante entre soi et l'Autre au risque d'une rupture du sens de la relation, et une régression vers un vrai sentiment de perte, c'est au-delà de la castration, il faut se rendre à l'évidence nous perdons certains combats mais jamais la guerre.

J’aimerais terminer par une petite diversion qui est aussi un petit hommage quelque peu sanctifiant à mon père qui s’appelait Antoine. Rassurez-vous, nous n’évoquerons pas les tentations de St Antoine superbement évoquées par Flaubert mais son association tardive au cochon. L’histoire popularisée par Voragine au XIIIème siècle, dans la fameuse légende dorée, fait de St Antoine un des premiers ermites sinon le premier du milieu du IIIème siècle. L’ordre hospitalier des moines de St Antoine qui sera créé au XIIIème siècle s’était spécialisé dans le traitement des maladies contagieuses, lesquelles étaient essentiellement connues par leurs stigmates cutanés. D’ailleurs, quant on dit que l’on s’est fait une « peur bleue » cela évoque la couleur de la peau d’une personne atteinte du choléra. Bref, il fallait bien que les Antonins entretiennent leurs commanderies et leurs hospices ; ils élevaient donc des cochons qui allaient librement dans les rues du village portant une clochette qui tintait à leur cou. Cette petite musique de jour avait un double effet, celui, bien sûr, de rappeler l’importance des valeurs œcuméniques mais aussi de mettre en garde contre toute régression vers les abîmes ventrales de l’indifférenciation. Il nous en reste le culte du saucisson porteur de sa convivialité et de son pouvoir sanctifiant, cochon qui mal y pense.

Débat sur les pathologies infantiles

Question
Linda Gandolfi précise qu'au-delà de la difficulté à pénétrer cette imbrication psycho-pathologique, on a le sentiment que tout est affaire de relation. Les manifestations aussi bien psychiques que physiologiques de l'enfant parlent de ce jeu relationnel qui fonde la conscience du monde et l'individualité du sujet. Cela entraîne une question : qu'est-ce qu'une bonne relation, une relation juste ? Comment peut-on se positionner à cet égard ?

Marc Guéry
La relation relève avant tout d'un positionnement éthique qui implique une juste mesure. Tout se joue dans l'entre-deux caractérisé par ce « manque à l'Autre » pour reprendre une expression lacanienne. La relation relève donc de l'expérience de la réalité laquelle varie en fonction de l'histoire du sujet mais aussi de l'histoire du monde. Nous le voyons notamment dans la disparition de certaines maladies.
La maladie vient dévoiler un des aspects de la crise du sujet, un moment particulier de l'être tant sur le plan individuel qu'historique. Aujourd'hui avec l'expansion des pathologies asthmatiques et des pathologies de peau, nous voyons que le moment historique en question est un moment de pic pourrait-on dire, de l'individualisation du sujet. L'évolution de la structure familiale doit aller dans ce sens.

René Gandolfi
Pour répondre à cette question qui résume d'une certaine manière toute la réflexion de cette journée, je reviendrais sur la structure fondamentale père/mère qui structure l'éveil de l'enfant à sa volonté et à ses premiers sentiments.
Dans un premier temps, quand il arrive au monde, le nourrisson va essentiellement s'appuyer sur la relation à la mère pour développer sa propre volonté. L'empreinte de la mère est fondamentale. À cet égard on peut citer les cas où l'enfant est rejeté par sa mère, il portera en lui cette souffrance toute sa vie. Le sentiment absorbe cette volonté qui se déploie dans le champ intentionnel de la mère : la mère évolue autour de l'enfant et chacun de ses actes a une finalité précise que capte l'enfant. La mère instruit une forme topologique de l'espace qui dessine l'espace propre de l'enfant comme un calque. Le couple volonté/sentiment est intégralement perçu par l'enfant. Une mère triste ou joyeuse va imprimer le ton sur lequel l'enfant construit son propre fond. Selon comme elle agit (avec nervosité, avec calme, avec angoisse, avec précipitation etc…), elle détermine le fonctionnement psychique de l'enfant.
Cette étape mimétique se double d'une rencontre plus universelle qui ne passe plus par les gestes mais par le regard. L'enfant a le pouvoir de lire en quelque sorte dans le regard de la mère l'idéal qui soutient son existence. Il y a dans l'échange des regards une forme d'eidos qui détermine d'ores et déjà comment les idées se déploient dans le monde.

Question
Une question qui s'adresse à Marc Guéry. Quand vous dites qu'il faut protéger l'enfant, que voulez-vous dire ?

Marc Guéry
Dès la naissance, on met en place une protection assez énorme autour du nourrisson et on essaie d'envisager et de prévenir tous les cas de figures presque obsessionnellement. Une espèce d'ordre phobique social est mis en place pour que rien n'arrive, une protection colossale pour que rien ne se passe.

Or la vérité de l'être ne se dévoile que sur un plan pragmatique, autrement dit, les choses se jouent toujours de toutes les précautions que l'on peut prendre et restent malgré tout signifiantes. Il faut qu'une expérience du monde soit vécue, elle ne peut pas être neutre et elle va avoir des conséquences physiques et psychiques. Il faut avant tout être prêts à accueillir ce qu'il se passe, et accompagner l'enfant dans son expérimentation du monde. Tout est dans la mesure, il ne s'agit moins de protéger l'enfant, que de l'accompagner progressivement, étape par étape, à chaque étape de son développement, à ce qu'il est prêt à vivre dans le monde. La protection est effectivement très forte au moment de l'adolescence, et de moins en moins forte au fur et à mesure qu'il grandit.

Question
Une question sur l'importance de la parole en lien avec l'histoire de Moïse et ses difficultés d'élocution. Vous avez montré une diapo représentant le larynx conjointement à votre développement sur la sortie d'Egypte du peuple hébreu guidé par Moïse, imageant ainsi qu'il réussit cette traversée du désert grâce au « défilé de la parole ».

Marc Guéry
L'histoire de Moïse commence au berceau au fil de l'eau et trouve son acmé dans le désert au sommet du Sinaï comme chef législateur. On retrouve comme chez Héraclès une ascension vers l'âge d'homme au travers d'épreuves. Mais plus clairement son destin se noue à partir du langage, balbutiant et hésitant tant qu'il est lié au monde des mères celui-ci se forge dans la pierre pour énoncer la loi.

Question
Myriam, la sœur de Moïse avait la Gale. Comment peut-on l'expliquer symboliquement ?

René Gandolfi
C'est une pathologie intéressante qui montre que les frontières du Moi ne sont pas encore fortifiées. On est encore dans une ambiance collective de type contagieux, pourrait-on dire. C'est une maladie qui a fortement régressé en Occident. À l'inverse Saint Thérèse d'Avila avait une telle ferveur idéalisante qu'elle avait une peau qui desquamait. Elle brulait en quelque sorte.

Question
Je voudrais insister sur l'importance du verbe du père notamment lors de la préparation de l'accouchement et de l'impact de la voix de celui-ci sur le fœtus. Ce dernier perçoit la résonnance de la voix de la mère notamment sur le squelette mais également celle du père. Je pense qu'il y a encore beaucoup de progrès à faire de ce côté-là. Le soutien médical est certes important mais il ne doit pas évincer cette part si importante de la communication.

Marc Guéry
Je ne peux qu'approuver votre démarche. L'enfant *in utero* perçoit les sons de l'extérieur et nombre d'expériences montrent que ces sons jouent d'ores et déjà un rôle dans sa construction. Dans la voix, il y a un phonème et un sème. L'enfant a la capacité neurologique d'inférer le sème à partir du phonème. Le phonème est donc déjà porteur d'une signification.

René Gandolfi
Comme j'ai essayé de le montrer pour les maladies de peau, il y a dans le lien de la mère et de l'enfant, une très forte empreinte d'idéalité. Chez la femme enceinte, il y a une vie de cet idéal qui est transmise à l'enfant.

Marc Guéry
On retrouve cet idéal dans la tuberculose qui a marqué la fin du XIXè siècle et qui souligne la difficulté d'incarnation dans ce moment romantique.

Catherine Montalto
Maladie qui rejoint la problématique de l'adolescent.

Marc Guéry
Avec une pathologie caractéristique qui touchent encore aujourd'hui les jeunes hommes entre 18 et 25 ans : le pneumo-thorax, maladie que l'on arrive très bien à soigner aujourd'hui.

Linda Gandolfi
Précise que cette partie médicale est difficile à aborder dans le cadre d'une conférence car comme on l'aura compris, il ne s'agit pas de psychosomatique mais d'une tentative de montrer comment la pathologie vient accompagner les processus évolutifs de l'homme. Elle est structurellement impliquée dans l'évolution et à ce titre, nous n'en faisons pas forcément une lecture négative. C'est une vision qui va certainement se développer dans les années à venir mais qui a aujourd'hui encore besoin d'être travaillée.